

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DEPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N° 978 — 8 Janv. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non venues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



Inauguration au Père-Lachaise du monument des généraux Lecomte et Clément-Thomas. — Architecte, M. E. Coquart. — Dessin de M. A. Deroy.

SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Nos gravures : M^r Lionnet; — translation des cendres des généraux Clément Thomas et Lecomte; — restauration de la statue de la colonne Vendôme; — la fête des Rois à Madrid; — incendie du Palacio Real, à Barcelone; — incendie de l'hôtel de ville de Bordeaux; — nouvelle annexe à l'hôpital maritime de Berck-sur-Mer. — Courrier du Palais, par Petit-Jean. — La Pupille (nouvelle) (suite), par Léopold Sipleaux. — Questions et réponses, par Charles Joliet. — Théâtres, par Charles Monselet. — Chronique musicale, par Albert de Lasalle. — Mémoires. — Solutions et rébus.

GRAVURES : Le tombeau des généraux Clément Thomas et Lecomte. — M^r Lionnet. — Les ateliers de restauration de la statue de Napoléon I^{er}. — Le bouloonnement de la statue. — Grande messe militaire à Castres. — La fête des Rois en Espagne. — Incendie du Palais-Royal de Barcelone; — de l'hôtel de ville de Bordeaux. — Revue comique. — Le jour de l'an à Berck-sur-Mer. — Échecs et rébus.

COURRIER DE PARIS

Il ne sera pas la faute du carnaval de 1876 s'il ne parvient pas à nous égayer. Il est comme le cercle des patineurs, il fait d'innombrables projets de fête.

Malheureusement aussi, comme le cercle en question, il ne parvient pas jusqu'à présent à mener ces projets-là à bonne fin.

L'Opéra, le premier, eut l'intention de ressusciter ses fameux bals masqués. Vous savez comment les exigences de l'Assistance publique le mirent dans l'impossibilité d'opérer la résurrection.

Puis ce fut l'Opéra-Comique qui eut un moment la pensée de donner le signal des quadrilles. Puis encore une société essaya de traiter avec la salle Ventadour.

Les Variétés ont donc repris la main, et c'est dans le gentil théâtre du boulevard Montmartre qu'il est question de donner un bal d'essai par cotisation.

Les bals des Variétés jouirent autrefois d'une réputation européenne.

Dans les petites boîtes, les bons onguents, dit le proverbe. Les Variétés lui donnaient raison, c'était le rendez-vous favori des hommes d'esprit du temps.

Balzac, Gozlan, Méry, Roqueplan, Roger de Beauvoir, Alphonse Karr et tant d'autres, y faisaient assaut de verve, et un chroniqueur n'aurait eu que l'embaras du choix entre les saillies amusantes qui rebondissaient de couloir en couloir.

Malheureusement ces saillies-là ont fait place à de grossières apostrophes, ponctuées des hoquets de l'ivresse.

Ne cherchez pas ailleurs la cause de l'irréparable décadence des bals masqués. Elle est là tout entière.

Du jour où une femme du monde n'a pu s'aventurer dans un bal masqué sans y couder la Courtille, tout a été dit.

Les courtisanes ne suffisent pas à faire vivre de pareilles entreprises. On n'a pas besoin d'aller au bal pour rencontrer de semblables créatures, qui n'encroûtent que trop, hélas! les trottoirs.

C'était un plaisir, au contraire, très-raffiné que l'intrigue élégante, que ces conversations qui, à la liberté du masque, joignaient toujours le bon ton.

Gavarni, dans une de ses légendes célèbres, a fait dire à un de ses personnages de carnaval précisément :

— Merci! Je serai canaille tant qu'on voudra, mais mauvais genre, jamais!

Les bals contemporains sont devenus à la fois canailles et mauvais genre.

Est-il possible de les régénérer? Je ne le crois pas.

La vie mondaine a pris d'autres habitudes. Avant de faire accepter le bal public, quel qu'il soit, par le *high life*, il faudrait peut-être deux ou trois années d'expériences, et l'on aurait le temps de se ruiner quatre ou cinq fois.

~ Nous avons eu déjà l'occasion de parler de la vente organisée par M. Falguière au profit des inondés.

L'habile sculpteur a pensé qu'il y avait à tirer un double parti de la collection d'œuvres d'art dont le concours de ses confrères l'a fait le dépositaire momentané.

Il a donc organisé une exposition publique de tous les tableaux, de toutes les statuettes qui seront vendus dans le courant de ce mois.

C'est au cercle artistique et littéraire de la rue de la Chaussée-d'Antin que l'exposition a lieu; le public, dont la curiosité résiste à l'abus même que l'on fait de ces exhibitions multipliées, aura là une occasion de satisfaire cette curiosité tout en faisant une bonne action.

J'avoue que je n'hésite pas, pour ma part, à vous conseiller plutôt une visite au musée Falguière qu'au tableau phénomène de M. Meissonier, vous savez, ce fameux tableau qui a été vendu, à ce qu'on nous annonce à coups de trompette, pour une somme de trois cent mille francs. L'acquéreur est, à ce qu'il paraît, un richissime négociant, spéculateur d'Amérique, qui fait de la réclame à ses entreprises sous apparence de mécénisme.

J'ai bien grand-peur qu'un de ces jours nous ne nous américanisions sous ce rapport.

N'avons-nous pas vu déjà un magasin de nouveautés s'adjointre une galerie de tableaux?

L'exemple donné par l'acheteur de *Mil huit cent sept*, de M. Meissonier, pourrait bien trouver des imitateurs, et l'on assisterait à ce singulier spectacle de l'art servant d'annonce au commerce.

On lirait dans les journaux des réclames de ce genre :

« Une grande nouvelle!

« Le directeur du magasin des *Quatorze Quartiers* (le plus vaste, le plus élégant, le mieux approvisionné, le mieux éclairé de l'univers) vient d'acheter à notre grand, à notre admirable, à notre sublime peintre Duflampin son éblouissante, son incomparable, sa divine toile intitulée les *Dalles de la Morgue*.

« Cette œuvre d'une si émouvante réalité va faire courir tout Paris. L'habile directeur des *Quatorze Quartiers* l'a payée un demi-million en un chèque sur la maison Rothschild. Ce chèque portait le n^o 31,442. On ne peut, par conséquent, prétendre que le chiffre est exagéré. D'ailleurs, un *fac-similé* photographique en sera exposé dans les grands magasins des *Quatorze Quartiers*.

« Quant au tableau lui-même, l'intelligent administrateur de cet établissement sans rival l'a acquis dans l'idée de le faire admirer par sa seule clientèle.

« PERSONNE NE L'A VU A PARIS! PERSONNE NE LE VERRA! Personne, excepté tous ceux qui viendront acheter pour plus de vingt francs à un rayon quelconque.

« Chaque déboursé de vingt francs (on reprend les marchandises qui ont cessé de plaire) donnera droit à une entrée dans le salon d'honneur où les *Dalles de la Morgue* seront exposées. On pourra ainsi faire bénéficier sa famille de ses emplettes.

« Cette combinaison toute nouvelle va accroître encore, s'il est possible, la vogue dont jouit cette maison qui vend le meilleur marché de tout Paris.

« En même temps que l'exposition de la gigantesque œuvre d'art que nous annonçons, commencera la vente au rabais des *articles d'hiver défraîchis*. Immense débarras de *gilets de flanelle avariés* à des prix FABULEUX. »

Ainsi chantera, si cela continue, la réclame de l'avenir.

C'est fatal, si les artistes se mettent eux-mêmes à faire passer la question commerciale avant la question artistique. Et l'on assistera ainsi au plus étrange des méli-mélo.

Sera-ce un bien? Sera-ce un mal? Je ne me prononce pas. Je constate.

~ Je parlais tout à l'heure d'un Américain archi-millionnaire. C'est d'Amérique aussi que nous viennent les nouvelles de la future Exposition de Philadelphie.

Les Yankees ont fait les choses avec galanterie et générosité, il faut le reconnaître.

Des bâtiments spécialement frétés viennent en Europe pour prendre *gratis*, pour les emporter là-bas, tous les ouvrages (peinture ou sculpture) que l'on voudra envoyer.

Les préparatifs matériels sont, à Philadelphie, très-avancés. Par extraordinaire, cette exposition menace d'ouvrir à la date fixée et d'être prête.

Quel prodige!

Un journal de New-York annonce que rien ne sera épargné pour donner l'attrait de toutes les originalités à ce congrès international. Barnum, entre autres, y exhibera une galerie de tous les phénomènes vivants qu'il a pu rassembler dans les cinq parties du monde.

Le plus curieux sera une dame à quatre bras et quatre jambes avec une seule tête.

Les quatre mains écrivent à la fois!

Si cette dame-là s'avisait d'être bas-bleu, quelle effroyable concurrence elle ferait à elle seule aux pauvres gens de lettres!

~ Autre prodige.

On verra à Philadelphie la plus grosse émeraude connue. Elle est d'un tiers plus volumineuse que le fameux *Ko-i-Noor*, qui ressemblait à un œuf de poule.

L'émeraude de Philadelphie est estimée cent millions. Jolie bagatelle!

La science nous apprend que l'émeraude est une pierre précieuse composée de silice, d'alumine et de glucine.

L'émeraude colosse qui figurera à Philadelphie a été trouvée il y a un mois au Brésil.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette pierrerie est appréciée, comme le prouve une anecdote contée dans une galante chronique du quinzième siècle.

En ce temps-là, dit la chronique, un certain seigneur de Coucy était l'heureux préféré d'une grande dame. Mais très-jaloux, il l'obsédait de sa surveillance.

Si bien qu'un jour, comme celle-ci l'avait surpris encore à l'épier, elle rompit avec lui solennellement.

Notre seigneur de Coucy, qui était homme d'invention, à ce qu'il paraît, imagina une façon bizarre de plaider allégoriquement les circonstances atténuantes pour arriver à rentrer en grâce.

A quelques jours de là, il envoya à sa belle une admirable parure émaillée d'une émeraude de la plus rare pureté.

A l'envoi de ce cadeau précieux était joint un billet contenant ces seuls mots, qui amalgamaient précocement le rébus au calembour :

— Qui aime rôde.

La chronique ajoute que la plaidoirie eut un plein succès, et que le seigneur de Coucy obtint son pardon d'emblée.

~ Honneur à l'audace!

En ce temps de politique à outrance, quand la crise électorale menace d'absorber toutes les préoccupations, il s'est trouvé des téméraires de la poésie pour fonder une Revue exclusivement littéraire!

Est-ce crâne, cela!

La Revue s'appelle la *République... des lettres*. Elle m'arrive avec une couverture bleue tout à fait engageante, laquelle m'annonce que le rédacteur en chef est M. Catulle Mendès; les principaux collaborateurs annoncés sont MM. de Banville, Leconte de Lisle, etc.

Dès la première page, des vers.

Il porte un titre de circonstance : *Epiphanie*.

Je me précipite, pensant qu'il s'agit des Rois, dont on vient de célébrer la fête, galette en main.

Et je lis :

Elle marche, tranquille, en un rêve divin,
Sur les bords du plus frais de tes lacs, ô Norvège!
Le sang rose et subtil qui dore son col fin
Est doux comme un rayon de l'aube sur la neige....
Dans les plis de sa robe immortellement blanche.

C'est un trompe-l'œil. *Epiphanie* était pris là dans le sens primitif du mot grec. M. Leconte de Lisle aurait pu mettre *Apparition*.

Mais il a sans doute voulu jouer un petit tour aux bourgeois qui ouvriraient par hasard la *République des lettres*.

Bonne chance tout de même au nouveau recueil.

Il paraît, quoi qu'on en dise, que la presse sert à quelque chose.

C'est bien, en effet, à elle que revient l'initiative d'une réforme qu'elle a sollicitée bien longtemps.

Il s'agit du service de nuit que le préfet de police vient d'organiser.

Depuis le 1^{er} janvier, ô miracle! on ne sera plus exposé à mourir sans secours au plein cœur de Paris. Les médecins invités à se faire inscrire pour ce service non obligatoire et bien gratuit sont arrivés en grand nombre dans les mairies. Ce sont des étrennes utiles par excellence que celles-là.

A partir de dix heures du soir, vous êtes prévenus que si vous êtes malades, et que vous veuillez le concours d'un Esculape de bonne volonté, c'est dix francs; car, entre nous soit dit, le public avait parfois de bien singulières façons de procéder.

— Un docteur! un docteur! criait-on au moment de la crise.

Et on l'aurait alors payé sans compter; mais, le danger passé, bonsoir la générosité.

Il arrivait alors que l'infortuné médecin, qui était accouru plein de zèle, au risque de prendre lui-même une fluxion de poitrine, était oublié, dédaigné, et que s'il se permettait de réclamer un peu trop vivement son dû, on le rabrouait de la bonne manière.

Un de mes amis fut, une nuit, victime d'une de ces mêmes mésaventures trop fréquentes.

Au beau milieu de son premier sommeil, il est réveillé en sursaut par un épouvantable carillon; quelqu'un est pendu à sa sonnette et la tire éperdument.

Comment faire autrement que d'ouvrir?

— Docteur, s'écrie un monsieur éperdu, c'est pour ma pauvre femme.

— Pardon, monsieur, je n'ai pas l'honneur de vous connaître, et je n'ai pas l'habitude...

— Je le sais, docteur. Mais il y va de la vie d'Emma. Si vous saviez combien je l'aime!... De grâce... au nom de ce que vous avez de plus sacré...

J'abrège les supplications.

Notre ami, qui est bon homme, au demeurant, se laisse attendrir, quoique ce fût en plein hiver, qu'il gelât au dehors et qu'il grelottât de froid dans ce simple appareil; il répond au monsieur:

— Attendez-moi cinq minutes, et je vous suis.

Il s'habille en effet, s'en va à pied sous la neige au domicile de la malade, fait son ordonnance et se retire.

Comme on avait eu soin de lui faire comprendre (première délicatesse) que le médecin habituel de la maison viendrait le lendemain, il s'abstient de réparaître et attend qu'on veuille bien lui envoyer le prix de cette visite faite dans de si peu agréables conditions.

Les mois se passent. Rien.

Mon ami se décide à réclamer par lettre et envoi son domestique.

Celui-ci revient et rapporte à son maître qu'il a entendu le client s'écrier au reçu de la missive:

— Qu'il aille au diable!... Plus souvent que je payerai pour une femme qui m'a trompé depuis.

Vous conviendrez que, s'il fallait que les pauvres médecins entrassent dans de telles considérations, le métier ne serait plus tenable.

Grâce au tarif fixé par la préfecture de police, le service de nuit fonctionnera avec certitude d'être payé, ce qui ne contribuera pas peu à encourager les gens que l'on dérangera.

Cette ingratitude du malade quand la maladie est passée, donne lieu parfois à des scènes d'un haut comique.

Le docteur Labbé, notre éminent chirurgien, me contait l'histoire d'un riche marchand américain, venu à Paris l'an dernier pour subir une opération.

Il s'agissait de lui désarticuler l'épaule. Rien que cela.

Examen fait, le docteur Labbé reconnaît qu'il y a peut-être moyen de sauver le membre condamné.

Il entreprend le traitement et réussit.

Quand on lui demande sa note, le marchand guéri fait la grimace et laisse échapper ce beau cri:

— C'est bien cher... car enfin vous ne m'avez pas coupé le bras!

Est-ce assez monumental?

Allons nous voir revenir la mode des pièces anonymes?

Les *Danicheff* de l'Odéon sont présentés au public comme l'œuvre d'un mystérieux auteur qui... que... dont...

Ce qu'il y a de bien certain, c'est que Dumas fils est plus qu'un parrain pour l'œuvre.

Panseron, le musicien qui est resté plus célèbre pour son absence de nez que pour son talent de compositeur, avait, dans les derniers temps de sa vie, ouvert un cabinet de consultations musicales.

L'idée fut même alors saluée par d'interminables plaisanteries.

Et vous conviendrez qu'il y avait un peu de quoi.

Rien de cocasse comme cette profession d'orthopédiste artistique. Vous figurez-vous les drôles de dialogues qui devaient s'engager entre Panseron et sa clientèle?

— Monsieur, j'ai composé une *réverie* que je compte dédier à ma cousine Adélaïde.

— Parfait, monsieur.

— Seulement, comme je ne sais pas une note de musique, je voudrais que vous voulussiez bien me faire un accompagnement.

— Parfait! parfait!... En quel ton voulez-vous cela?

— Mais, je ne sais pas trop.

— Monsieur, nous considérons que le *mi bémol* est spécialement langoureux.

— Ah!

— Quel âge a-t-elle, sans indiscrétion, votre cousine Adélaïde?

— Vingt ans.

— Et vous en êtes un peu épris?... Très-bien... Le *mi bémol* est tout à fait de rigueur... Cela vous coûtera quarante-cinq francs.

— Il n'y aurait pas moyen de me passer cela à quarante?...

— Impossible.

Ou bien encore:

— Monsieur, je désire souhaiter dimanche la fête de maman.

— Bien, mademoiselle.

— Un bouquet, c'est usé... Des ouvrages au crochet, c'est banal. Maman joue du piano, alors j'ai pensé que si je lui faisais une *redowa* pour sa fête...

— Excellente inspiration.

— Combien me prendriez-vous pour une *redowa*?...

— A combien de motifs?

— Oh! cela m'est égal.

— Ce sera vingt-cinq francs, copie payée à part.

Feu Panseron a emporté dans la tombe sa spécialité. Mais, littérairement, on a l'air de vouloir forcer Dumas fils à en hériter. Non pas que le spirituel écrivain ait jamais eu l'idée d'ouvrir un cabinet consultant. Mais comme il a eu le bonheur... ou le malheur de remettre sur leurs jambes deux ou trois pièces d'autrui, qui ont dû bien évidemment leur succès à sa collaboration, depuis ce moment, c'est à sa porte une procession de littérateurs qui, le rouleau sous le bras, le harcèlent, l'épient, l'assiègent.

Il y a à Paris des bataillons d'incompris qui tous s'imaginent avoir des chefs-d'œuvre en poche.

Jugez de ce que peut être la condition d'un homme qui, comme Dumas fils, sert de cible à tout ce monde-là!

Ils emploient tous les moyens pour essayer de se faufiler jusqu'à lui. Bien que les domestiques aient la consigne la plus sévère, quelques-uns parviennent à forcer cette consigne à l'aide des ruses les plus perfides.

D'autres s'embusquent pour guetter Dumas dans les parages déserts de la plaine de Courcelles, où il habite.

Dernièrement, le soir, un individu s'élança, brandissant le canon d'un pistolet, d'une encoignure où il s'était blotti.

— Monsieur...

Dumas va appeler au secours, quand il s'aperçoit que le canon du pistolet est tout bonnement un rouleau de papier.

— Monsieur... c'est une comédie pour les Français!...

Les plus amusants types défilent ainsi devant lui.

Une fois, un brave homme insiste tellement, que Dumas fils, qui n'avait pas envie de travailler ce jour-là, le fait introduire.

— Monsieur Dumas, dit le brave homme, je suis un père de famille sans ouvrage. J'étais dans les couvertures de laine, mais la partie ne va pas... Alors j'ai eu l'idée de faire un drame. Je sais bien qu'il n'a pas le sens commun, mais si vous voulez le *refaire*, il aurait un grand succès, et vous auriez tiré une famille honorable de la gêne.

Le brave homme est parti convaincu que Dumas fils était un homme au cœur de bronze.

Ah! tout n'est pas rose dans le métier de saint Vincent de Paul des manuscrits errants!

Quelqu'un qui est bien tourmenté, pour d'autres motifs, c'est Émile Augier.

Les habitants de la rue de Berlin voient tous les matins cheminer un passant à l'air soucieux qui regarde les trottoirs avec une expression de mélancolie résignée.

Ce passant, c'est le maître qui s'en va au Vaudeville pour répéter *Madame Coverley*, puis qui, de là, s'en va faire répéter au Palais-Royal la pièce qui doit succéder au *Panache*.

D'où vient cette mélancolie?

Non certes de ce que les deux œuvres en préparation inquiètent leur auteur.

Tout va, au contraire, à souhait et fait présager un double succès. Mais Augier a la nostalgie des champs. Habitué depuis la guerre à passer l'hiver même hors de Paris, il ne peut plus s'accoutumer à la *vie en tiroir*.

C'est ainsi qu'il appelle nos appartements parisiens, le châtelain de Croissy.

Il étouffe entre les deux rangées de maisons qui lui font escorte quand il se promène. Il étouffe quand il ne sue pas. Il a soif d'air, et ses robustes poumons ne peuvent fonctionner à l'aise.

Le directeur d'un des théâtres où il répète lui a proposé de lui faire poser chez lui un beau décor représentant une forêt plantureuse ou une plaine arrosée par une rivière aux sinueux détours.

Augier est en train de réfléchir à la proposition.

Mais comme il s'envolera une fois qu'il sera délivré de sa double corvée!... A moins que... l'appétit ne lui revienne en mangeant. Il pourrait bien se reprendre, sans s'en douter, à cette vie de Paris qui lui paraît insupportable.

M^{me} de Staël n'avait-elle pas au cœur l'amour du ruisseau de la rue du Bac?

Voici le terme qui approche.

Une histoire de locataire est donc d'à-propos.

Le locataire en question n'est autre que Grassot, de désopilante mémoire.

Grassot, un moment, avait loué rue de Boulogne une petite maison seule qui fut habitée depuis par Dumas.

Au premier terme, il paye. Au second, il donne moitié. Plus rien au troisième.

Au quatrième... congé du propriétaire.

Grassot indigné court chez celui-ci.

— C'est vous, monsieur, qui me donnez congé?

— Moi-même.

— Et pourquoi?

— Comment! vous le demandez... Parce que vous ne payez pas votre terme.

— Eh bien! augmentez-moi!...

PIERRE VÉRON.

AVIS

Nos prévisions ont été de beaucoup dépassées pour le tirage de notre numéro exceptionnel; notre machine a dû marcher toute la semaine pour satisfaire les nombreuses demandes. On pourra, à partir de ce jour, se procurer séparément le numéro et le supplément chacun au prix de 50 centimes.

NOS GRAVURES

M^{sr} Lyonnet.

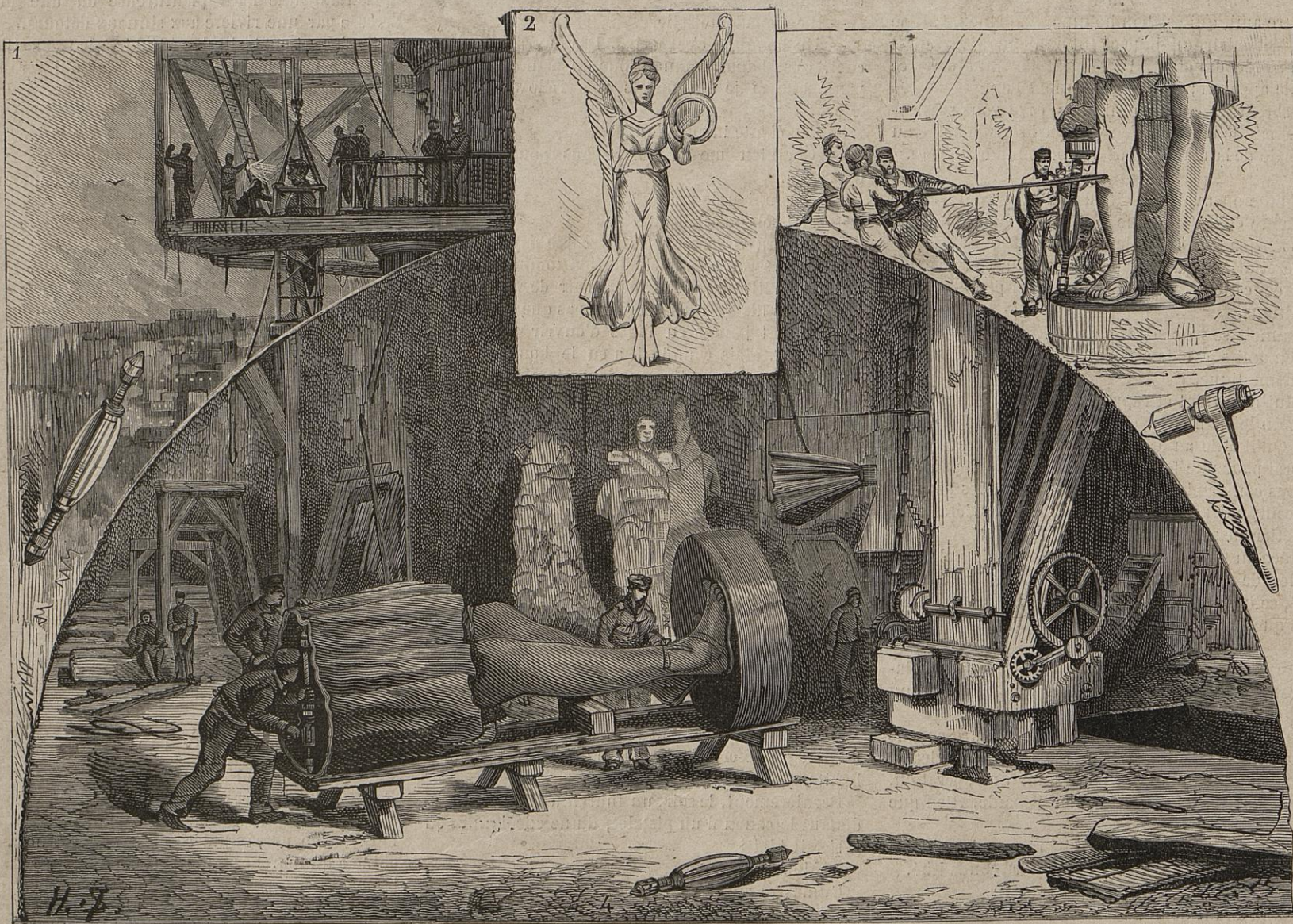
Le clergé français vient d'éprouver une grande perte dans la personne de M^{sr} Lyonnet, archevêque d'Albi, emporté en quelques heures à la suite d'une attaque d'apoplexie foudroyante.

Né à Saint-Étienne (Loire), le 12 juin 1801, d'une famille de négociants, M^{sr} Lyonnet se destina d'abord au commerce; mais ses études finies au collège de Saint-Chamond, il entra au séminaire de l'Argentière. Ordonné prêtre en 1824, il dirigea quatre ans le grand séminaire de Blois, puis celui de la Primatiale de Lyon avec le titre de chanoine. En 1846, il organisa l'administration ecclésiast-



M^{sr} LYONNET, archevêque d'Albi, récemment décédé. — (D'ap. phot. de M. Provost, de Toulouse.)

tique du diocèse d'Alger qu'on venait de créer. Au moment où la révolution de février éclata, il allait être nommé primicier du chapitre de Dreux, et Louis-Philippe avait demandé pour lui un titre archiepiscopal *in partibus*. Il était alors vicaire-général de M. de Bonald à Lyon. Successivement évêque de Saint-Flour (1851), de Valence (1857), M^{sr} Lyonnet fut appelé, le 4 décembre 1864, à l'archevêché d'Albi. Il était depuis août 1858 officier de la Légion d'honneur. Théologien versé dans la science des traditions ecclésiastiques, cet éminent prélat a écrit plusieurs ouvrages remarquables adoptés pour l'enseignement des séminaires.



1. Ascension de la statue. 2. La Victoire. 3. Le redressement de la statue. 4. Les ateliers.

La restauration de la statue de Napoléon I^{er} dans les ateliers de M. Charnod. — Dessin de M. Scott.



L'A.R.M.E.E. — Messe militaire célébrée dernièrement par M^{sr} Lyonnet au champ de tir du Causse, près Castres (Tarn). — (Dessin de M. Ferdinandus, d'après le croquis communiqué par M. Guchens, photographe à Castres.)

Translation des cendres des généraux Lecomte et Clément Thomas.

LE 27 décembre dernier a eu lieu la cérémonie de la translation des cendres des généraux Lecomte et Clément Thomas, dans le monument funéraire qui vient de leur être élevé au Père-Lachaise par décret de l'Assemblée nationale. La veille, les corps des deux victimes de l'insurrection du 18 mars, enterrés au cimetière Saint-Vincent, avaient été exhumés et transportés dans la chapelle du Calvaire de l'église des Invalides, transformée en chapelle ardente.

La cérémonie a commencé à dix heures. L'église était entièrement tendue de noir, les ornements voilés, et un immense rideau de crêpe avec une croix blanche tombait derrière le maître-autel. Les corps avaient été déposés sur deux magnifiques catafalques entourés de lampadaires à flammes vertes et de faisceaux de drapeaux tricolores.

Les membres du Gouvernement et de l'Assemblée nationale, des députations de tous les corps d'État et de nos grandes administrations, les généraux de division et les officiers de toutes armes des armées de Paris et de Versailles, assistaient à cette cérémonie.

Après une messe basse dite par M. le curé des Invalides, l'absoute a été donnée par le cardinal archevêque de Paris, au bruit des roulements de tambours et des salves d'artillerie; puis les corps ayant été transportés sur des chars traînés par quatre chevaux richement caparaonnés, le cortège, précédé et suivi d'une division de l'armée de Paris, sous les ordres du général Duplessis, se mit en marche pour le cimetière, dont l'entrée était gardée par de nombreux détachements de gardiens de la paix.

Parmi les assistants on remarquait M. le capitaine du génie Lecomte, fils du général; la sœur de celui-ci, ses parents éloignés et son aide de camp.

Le monument, selon nous, répond admirablement à sa destination; il est d'un noble aspect, de lignes pures, ne ressemble à rien de ce qui a été fait. On peut dire de M. Coquart, qui en est l'auteur absolu, qu'il a fait parler la pierre. On dira de M. Cugnot, le statuaire du monument, qu'il a su tirer un parti extraordinaire de la place qui lui était réservée pour la figure symbolique réunissant en un seul deux monuments.

Le reste du travail est également très-soigné, grâce au sculpteur ornemaniste M. Hayon et à l'habile entrepreneur M. Dunand. C'était chose peu commode que la mise en place d'un bloc qui cubait 5 mètres, pesait 17,000 kilogrammes et qui fut transporté par dix-sept chevaux du chemin de fer du Nord au Père-Lachaise.

Restauration de la colonne Vendôme. Mise en place de la statue de Napoléon I^{er}.

L'ŒUVRE de réédification de la colonne Vendôme s'est complétée, le lundi 27 décembre, par l'ascension et la mise en place de la statue de Napoléon I^{er}. Cette statue, abattue le 17 mars 1871 par les insurgés de la Commune en face même des Prussiens vainqueurs, avait été faussée et à demi aplatie par sa chute; elle a été redressée et complètement restaurée dans les ateliers du fondeur Charnod, sous la direction de M. Penelli, restaurateur des antiquités du Louvre: amenée à onze heures du matin au pied de la colonne, la statue a été posée sur une base de bois que supportaient deux fortes tresses de cordages venant s'accrocher à un palan. Un treuil, installé sur l'échafaudage supérieur et manœuvré par une douzaine d'hommes a suffi pour l'enlèvement du César romain, qui mesure 13 pieds de hauteur et pèse plus de 2,000 kilogrammes. Commencée à trois heures quarante du soir, l'ascension a dû s'achever aux lumières, et, vers huit heures, la statue arrivait à la hauteur du monument. On la plaça sur son échafaudage, mais il ne fut pas possible de lui faire prendre dans l'obscurité sa position définitive. Le lendemain, la statue fut boulonnée sur son socle et installée définitivement.

C'est cette dernière opération que représente notre principale gravure, laquelle a été dessinée d'après nature par M. Scott, qui n'a pas craint de faire lui-même la périlleuse ascension de l'échafaudage destiné seulement à des ouvriers exercés.

Nous dirons à ce propos que le public est trop porté à croire à la peu près; il ne se doute pas de la peine

que se donnent les artistes consciencieux pour leur donner le *de visu*. Naguère un des nôtres descendait en scaphandre, une plaque de métal et une pointe d'acier à la main, pour y tracer la silhouette du Magenta submergé; l'année dernière, un autre s'élevait dans l'espace sur le ballon le *Guillaume-Tell* pour y dessiner la terre vue des nuages; aujourd'hui, c'est sur une échelle pour ainsi dire suspendue en l'air, et à cheval sur une pièce de bois, que M. Scott prend dans ses plus petits détails la pose de la statue de l'homme de bronze.

L'autre gravure représente les détails de la restauration et de l'ascension de la statue avec les outils fabriqués exprès pour ce travail unique.

Cette dernière œuvre est de M. Dumont, la précédente était de Chaudey. Il eût été bien plus simple de remettre le petit chapeau et la redingote; cela allait moins avec le style de la colonne, mais couronnait mieux la spirale de bronze.

La Fête des Rois à Madrid.

Si un étranger entrant à Madrid à partir du jour de Noël jusqu'à la fête des Rois, il prendrait la capitale de l'Espagne pour une des villes les plus animées de l'Europe. Les rues sont encombrées de camions et de voitures; les marchands ambulants crient leur marchandise en faisant un bruit infernal, et les piétons se pressent en foule dans les nombreuses rues qui débouchent sur la Puerta del Sol (porte du Soleil). Mais le tableau le plus curieux et le plus typique est offert par la plaza Mayor (grande place), où se tient le grand marché de la fête des Rois. Au milieu de la place se trouvent les marchands de tambours de basque, tout couverts de naïves peintures représentant des scènes de taumachie, de rabeles (instruments de musique à trois cordes et à archet), zambombas (instruments champêtres), castagnettes, etc. Sous les arcades de la place sont les turroneiros (marchands de nougat), qui débitent leurs produits à grand renfort d'exclamations: « Turrón de Jijona! » Tel est le cri assourdissant qui vous poursuit de tous côtés. Jijona est une petite ville de la province d'Alicante, dont la fabrication du turrón est l'industrie principale. Aussi la plupart des marchands portent-ils le costume valencien: le foulard de soie noué autour de la tête et la veste brodée sur toutes les coutures. En face se tiennent leurs rivaux, les marchands de mazapan de Toledo (masepain de Tolède), enveloppés dans la mante à larges raies blanches et bleues, et coiffés du chapeau conique des vieux Castillans. Le jour des Rois en Espagne remplace, pour le monde officiel, notre premier janvier. C'est la journée des grandes réceptions chez les gouverneurs de provinces et du baise-main au Palacio Real de Madrid. Aussi, à partir de deux heures de l'après-midi, la place d'Orient est encombrée des hautes voitures de gala de l'aristocratie madrilène, avec leurs panneaux à larges blasons, leurs laquais charmés d'or et poudrés, et leurs hauts carrossiers tout couverts de harnais étincelants de cuivre et de panaches de plumes.

Le jour des Rois à Madrid est surtout la fête de tous ces petits industriels d'origine commune, Asturiens et Galiciens, qui viennent exercer les petits métiers de la capitale, charbonniers, boulangers, commissionnaires, aguadores (porteurs d'eau), etc. Quand vient donc le jour de l'Épiphanie, on voit surgir, à la tombée de la nuit, sur les places et les rues de la capitale, des groupes d'hommes à figure barbouillée de charbon ou couverte de farine, au torse empaqueté de cordes et de ficelles. Ces bandes joyeuses de Galiciens et Asturiens, armées de sonnailles et de cornets à bouquins, munies d'échelles et éclairées par des torches, se répandent dans tous les carrefours de la ville, depuis la rue de l'Aquila, jusqu'à la rue de la Palma, depuis celle de San-Juan jusqu'à la Cuesta de la Vega. On va, on court, on saute, on crie, on met tout en révolution. Il s'agit de voir arriver les Rois Mages. — Par où viennent-ils? demande la foule au Galicien qui, perché sur le dernier barreau de l'échelle, dirige vers le couchant une corne démesurée en guise de longue-vue. — Par la porte d'Atocha, reprend l'homme à la lunette. — Combien sont-ils? — Plus de cinq. — Alors, sus à eux, à eux! — C'est par des dialogues semblables que s'excite cette cohue en délire. Chaque rue, chaque place, le moindre carrefour est envahi par ces braves gens, qui se disputent entre eux, à chaque station, la gloire d'annoncer le premier

par quelle porte doivent entrer les hôtes mystérieux qui n'arrivent jamais. Le bruit des sonnailles et le son des cornets se mêlent à ce concert charivarique, qui bientôt fait sortir de chez eux tous les noctambules de Madrid. Mais qui songerait à dormir cette nuit-là dans la capitale des Espagnes? Les cafés et les restaurants brillent de tout l'éclat attrayant de leur devanture illuminée. Tout le monde célèbre les Rois. Au café Fornos, qui est le café Anglais de Madrid, les pollos (jeunes élégants) de l'aristocratie sablent le champagne; aux Andaloux de la calle de Sevilla les étudiants et les artistes vident les longs cornets de manzanilla, et, dans les tiendas et despachos de vino de la calle de Toledo, les chulos (hommes du peuple) se régalaient d'aguardiente et d'azucarillos. Les bals publics, Capellanes, l'Allambrá, et les bailes de Candil (1), proches du Rastro, regorgent de monde. De nombreuses bandes de musiciens (murgas) parcourent les rues. Mais bientôt le jour se lève; les saturnales sont terminées. Chacun rentre chez soi, bien embossé dans son manteau; car il fait froid à Madrid en janvier, époque où souffle le terrible vent sec et pénétrant du Guadarrama, si fécond en pulmonies, qui fait souvent payer cher aux Madrilènes les plaisirs nocturnes de la fête des Rois.

Incendie du « Palacio Real » à Barcelone.

Barcelone, 27 décembre 1875.

Monsieur le directeur, un grave événement me procure de nouveau l'occasion de vous envoyer un croquis.

Dans la nuit du 25 au 26 décembre, au moment où tout Barcelone achevait de fêter à grand renfort de chapons et de poulardes la fête de Noël, le sifflet des *serenos* (veilleurs de nuit) retentit dans toutes les rues et apprit à la population alarmée qu'un incendie venait de se déclarer dans la ville; le Palacio Real était en feu.

Cet édifice qui servait de pied-à-terre à leurs Majestés Catholiques à leurs différents voyages à Barcelone, n'était en vérité qu'une lourde construction carrée percée de fenêtres et sur les murs de laquelle on avait peint de fantastiques ornements cherchant à remplacer l'absence complète de sculpture. Depuis 1869 on avait fait du Palais royal le siège des tribunaux de la province, et le dépôt des différentes archives judiciaires de Barcelone. A ce dernier point de vue, les pertes sont énormes et même irréparables.

Le feu s'est déclaré à dix heures du soir, et, chose étonnante et inexplicable, à onze heures l'édifice entier brûlait. Aujourd'hui il ne reste absolument que les quatre murs; à l'heure où j'écris, les décombres fumant encore et les pompes jouent toujours.

On se perd en conjectures sur la cause de ce sinistre. J'entends bien autour de moi des explications, mais elles sont par trop fantaisistes et surtout trop invraisemblables pour que je vous en fasse part.

Pendant la période républicaine le Palais royal avait été vendu par le gouvernement à plusieurs propriétaires barcelonais qui, dit-on, réclamaient l'autorisation de le démolir afin de construire sur le même terrain des maisons d'habitation. Il est probable que ce triste événement leur donnera enfin gain de cause.

Voici, monsieur le directeur, les renseignements que je puis joindre à mon croquis qui, je le désire, trouvera sa place dans le *Monde illustré*, si fécond en actualités.

Veuillez agréer, etc.

SAINT SIMON.

Incendie de l'hôtel de ville de Bordeaux.

Pour la troisième fois, depuis treize ans, l'hôtel de ville de Bordeaux vient d'être brûlé. Le sinistre a éclaté le jeudi, 30 décembre, vers dix heures du soir. Les pompiers sont aussitôt accourus; on a formé la chaîne, et les pompes ont lancé sur le foyer de l'incendie des quantités d'eau considérables. Malheureusement, Bordeaux est très-mal pourvu de bouches d'eau, et il a fallu recourir aux réservoirs de la ville, ce qui a fait perdre un temps précieux. Le général en chef, le préfet et toutes les

(1) Le Candil est une sorte de lampe en fer-blanc avec un crochet pour la suspendre au mur.

autorités civiles se sont aussitôt rendus sur le lieu du sinistre. Ce n'est qu'à une heure du matin que l'on est parvenu à circonscrire les progrès de l'incendie. Toutes les œuvres d'art, tous les documents, tous les registres, les archives, les listes électorales, la caisse municipale ont été préservés. Le plancher de la salle du conseil a été consumé, ainsi que celui des pièces voisines. Les dégâts sont évalués à 400,000 francs. La chaleur intense d'un foyer si rapproché a dû déranger le mécanisme de l'horloge, car les aiguilles se sont arrêtées à dix heures et demie. L'hôtel de ville servait autrefois de palais aux archevêques de Bordeaux. Il avait été construit pour Mgr de Rohan de 1770 à 1781, par les architectes Bonfin et Etienne.

La nouvelle année à l'hôpital maritime de Berck-sur-Mer.

Tous les ans, les pauvres petits malades que l'Assistance publique de la Seine entretient et soigne à l'hôpital maritime de Berck-sur-Mer, ont leurs fêtes qui remplacent celles de la famille absente.

Cette année, ils étaient là, au nombre de 600, la joie au cœur, grâce à la charitable intervention des nombreux baigneurs qui avaient, pendant l'été, cherché la santé sur ces grèves sablonneuses et qui avaient laissé un souvenir de leur passage. Sous la présidence de M. Magdeleine, directeur, qu'entouraient MM. le docteur Perrochaud, médecin en chef, et le docteur Cazin (de Boulogne), chirurgien, les dames franciscaines, les internes, etc., etc., une généreuse distribution de jouets, de sucreries, de livres, d'oranges, de ces mille riens gracieux dont s'amuse l'enfance, avait lieu dans le vaste local qui sert de piscine maritime et qui n'est pas une des moindres curiosités de cet établissement modèle.

Si c'était une fête pour ces pauvres petits scrofuleux, c'en était une aussi pour leurs familles. Les parents, résidant à Paris et aux alentours, n'ignorent pas, — car c'est déjà une tradition qui a sept années de date, — tous les moyens bien connus qui font pendant une heure oublier leur isolement à ces pauvres petits exilés. — J. VAILLANT.

COURRIER DU PALAIS

Il s'agit bien vraiment de réflexions, d'appréciations, de considérations par ce temps d'étranges; la vie de tous les jours devient une fièvre qui, selon mon pronostic, doit sévir jusqu'au 8 janvier prochain; de sorte qu'il faut que je me fasse tout petit, tout petit pour pouvoir être digéré, et que tous ces grands mots en *tion* doivent disparaître de mon vocabulaire. C'est comme un sort, moins j'ai de place et plus les causes se pressent et s'entassent dans mon arriéré. Passons donc au récit, sans préambule; je trouverai bien, après tout, l'occasion de vous glisser, à propos d'un procès à venir, ce que m'inspirait l'affaire Marambat, car il est rare, comme vous le savez, qu'une cause n'ait qu'une édition.

Grosses affaires d'assises se présentent en foule; mais procédons par ordre. Vous rappelez-vous cet affreux Dumolard qui avait adopté la spécialité des bonnes? Eh bien, le criminel d'Aix, Urban, lui aussi, avait imaginé de se faire des rentes aux dépens de ces pauvres domestiques; mais il s'y prenait avec moins de brutalité que son prédécesseur, il les épousait d'abord pour s'emparer de leurs économies, sauf à les empoisonner ensuite pour hériter d'elles. Urban, en 1853, avait épousé une cuisinière qui avait capitalisé ses gages; il l'avait rendue folle à force de mauvais traitements, il l'avait fait admettre à l'hospice Saint-Pierre, mais il l'en avait bientôt retirée, parce qu'il s'était imaginé que sa fortune serait acquise à l'établissement, si sa femme venait à y mourir. Un jour, le dîner du ménage Urban se composait de champignons; le mari n'en mangea pas et la femme qui les aimait mourut le lendemain.

Le croirait-on, ce crime resta caché, et il n'a été découvert que parce que Urban a empoisonné son fils pour hériter de lui et pouvoir se remarier... avec une autre cuisinière économe qu'il avait eu vue. Pauvre femme

homme de dix-huit ans, bon sujet, travailleur, gai, bon garçon, heureux de vivre! Après avoir mangé un déjeuner préparé par son père, il a été pris de coliques, de vomissements, et il est mort dans la nuit, peut-être encore n'est-il pas mort du poison; car on a constaté sur son cou d'étranges lésions! Le poison n'agissait pas assez vite pour cet horrible avare!

Car c'est bien un avare, sec, froid, aux lèvres minces et pâles, que cet accusé. Devant la cour, il niait. Mais pourquoi donc, lui disait M. le président, aviez-vous fait faire par votre fils un testament en votre faveur? — Parce que, répondait froidement ce misérable, je trouve mauvaise la loi qui ne fait pas hériter le père de son enfant comme l'enfant hérite de son père.

Le verdict ne pouvait admettre aucune atténuation, et ce n'est qu'après avoir entendu prononcer contre lui la peine suprême que le misérable a avoué.

Je vous ai raconté les infortunes conjugales de M^{me} Emma Grossi, une petite Anglaise blonde, surprise par son mari, et condamnée, ainsi que son complice, à un mois de prison. Le mari, vous vous en souvenez, était venu déposer, en qualité de plaignant, sous la surveillance de plusieurs gendarmes, car il était arrêté sous l'inculpation d'avoir porté une vingtaine de coups de couteau à Rizzi, et celui-ci figurait sur le banc correctionnel encore tout enveloppé de bandes de linge. Devant la cour d'assises de la Seine, les rôles ont été intervertis: Rizzi et M^{me} Emma sont témoins accusateurs et Grossi se défend. Mais vous savez déjà que c'est une vilaine affaire que celle de ce mari qui vendait sa femme, et qui a vengé beaucoup moins son honneur que sa cupidité non satisfaite. Il a été condamné à douze ans de travaux forcés et à vingt ans de surveillance. Naples, qui l'a vu naître, ne doit pas beaucoup le regretter.

Si tout cela n'est pas encore assez horrible, nous allons peut-être trouver mieux: Marguerite Leris, condamnée à mort par la cour d'assises de Tarn-et-Garonne, pour avoir empoisonné son mari, sa fille, son petit-fils et le père de son gendre; le gendre n'a échappé à la mort que par miracle. Cette horrible mégère, qui voulait tout simplement hériter de tout le monde, avait déjà fait trois ou quatre tentatives qui n'avaient abouti qu'à des maladies plus ou moins graves. Les cinq victimes, écoutez bien cela, les cinq victimes avaient su chaque fois qu'elles étaient empoisonnées, le médecin ne l'ignorait pas certainement, les voisins en étaient persuadés, et l'empoisonneuse a pu accomplir son dessein. Que voulez-vous? on avait peur!

N'est-ce pas que l'on tue beaucoup trop?

Telle est du moins ma façon de penser, et, si honnêtes, si recommandables que soient les meurtriers, quelque légitime que puisse être leur colère, quels que soient les motifs d'atténuation que l'on doive invoquer pour eux, il est bon que rien au monde, même et surtout la morale, ne s'affirme à coups de couteau et à coups de revolver.

Cela dit, — et à propos de rien bien entendu, — je vous raconte l'histoire de Marcel Tribut qui vient de comparaître devant la cour d'assises du Jura. C'est horriblement simple: il était amoureux de Stylie, les débats nous font connaître comme une coquette de village. Stylie, après avoir accepté Marcel comme prétendu, l'avait décidé à éconduire à cause de sa jalousie et de ses violences. Marcel chargea un revolver, alla rejoindre Stylie dans un champ, tira sur elle presque à bout portant un coup qui ne l'atteignit pas, puis encore deux coups pendant qu'elle fuyait, puis encore à bout portant, quand il l'eut rejointe, deux coups qui ne partirent pas. Alors il chercha à l'étrangler avec ses mains, puis il lui donna deux coups de couteau qui, du reste, causèrent des blessures peu graves.

Ensuite? — Ensuite il a pleuré, il a manifesté un profond repentir, il a nié qu'il eût jamais fait entendre aucune menace établissant la préméditation, et le jury a rendu un verdict d'acquiescement.

Tout le monde en est très-satisfait, sans doute, puisque Marcel est un très-honnête garçon. Mais moi, j'en reviens à ceci qu'il ne faudrait pas tuer! Ai-je tort?...

Décidément, je n'oserai plus vous parler de nos pauvres petits bigames français... Voici un Américain qui est arrivé au sublime du genre: Mathew Van Ostrand, que l'on juge en ce moment dans l'Ohio, un brillant sujet, instruit, bien élevé, a épousé, en 1863, miss Ella Penney, qui, lasse d'être battue, s'est enfuie avec ses deux enfants. Alors Mathew, changeant de province,

prit pour femme miss Tucker. Cette fois, ce fut lui qui, six semaines après, quitta le domicile conjugal, en emportant la dot. Il allait épouser au Canada miss Georgy Wail, quand il dut partir précipitamment pour ne pas être arrêté comme faussaire; mais ce fut pour aller se marier dans l'Ohio avec miss Effie Roberts, la fille d'un pasteur presbytérien, qu'il avait remplacé. Il dut fuir encore, parce que trois de ses jeunes paroissiennes, dont on ne dit pas les noms, avaient été séduites par lui. Mathew ébauchait encore un mariage, mais les détectives ne lui laissèrent pas le temps de le conclure. Voilà notre époux qui retourne au Canada et fait la cour à M^{lle} Jeanne Dubois, — Française et modiste. — Il obtint d'elle un rendez-vous, et il y trouva... la police, qui lui mit la main au collet.

M^{lle} Jeanne Dubois a vengé son sexe. — Trois hurrahs pour M^{lle} Jeanne Dubois!

Mais quelle pourra bien être la condamnation?... Je vous le dirai.

PETIT-JEAN.

LA PUPILLE

(Suite)

En parlant, Jean avait déposé sur un petit plateau un billet rose, parfumé, que scellait un cachet armorié.

— Donne!

Le comte rompit la cire et se mit à lire à voix basse ce qui suit:

« Je suis bien triste depuis votre départ; il me semble que Paris est désert depuis que vous n'êtes plus là, mon Lionel, vous mon seul, mon premier amour. Quand donc ne devons-nous plus nous quitter? quand donc pourrions-nous ne plus nous contraindre? »

M^{me} de Châtillon avait couvert quatre pages de phrases aussi tendres.

Lionel les parcourut rapidement du regard, et le sourire reparut sur ses lèvres.

— Sois le bienvenu, charmant papier rose, se dit-il; puis se rappelant qu'il n'était pas seul, il replia la lettre de la marquise, et dit au vieux Vendéen:

— Où est ma pupille?

— M^{lle} de Blangy est allée faire un bout de toilette.

— Fais-lui savoir que je désire lui parler dès qu'elle sera prête, et que je l'attends ici; puis va à Bressuire, et prie maître Leprevost de venir me trouver le plus tôt possible.

— J'y vais, monsieur le comte, répondit Jean.

Mais malgré ces paroles, il resta à la même place d'un air embarrassé, et comme s'il eût été à la recherche d'une entrée en matière sur un autre sujet.

— Ainsi, tout sera terminé ce soir, et après-demain je pourrai être de retour à Paris, se dit Lionel en s'asseyant sur le canapé. A Paris! répéta-t-il en poussant un soupir, mais qu'y ferai-je, ruiné? Pauvre marquise! ajouta-t-il en jetant un regard sur la lettre de M^{me} de Châtillon, je l'ai quittée il y a quatre jours, et je la retrouve en arrivant. Ah! la fortune aussi est femme, mais elle n'est point marquise.

Cette réflexion assombrit encore ses pensées. Il se leva avec un geste d'impatience et aperçut Jean.

— Encore toi! qu'attends-tu donc? lui demanda-t-il.

— Que monsieur le comte ne doute pas de mon zèle, mais...

— Mais quoi? interrompit brusquement le comte.

— C'est que...

— Parle donc!...

— Il y a du nouveau au château, fit Jean avec un effort.

— Du nouveau?

— Une chose bien triste.

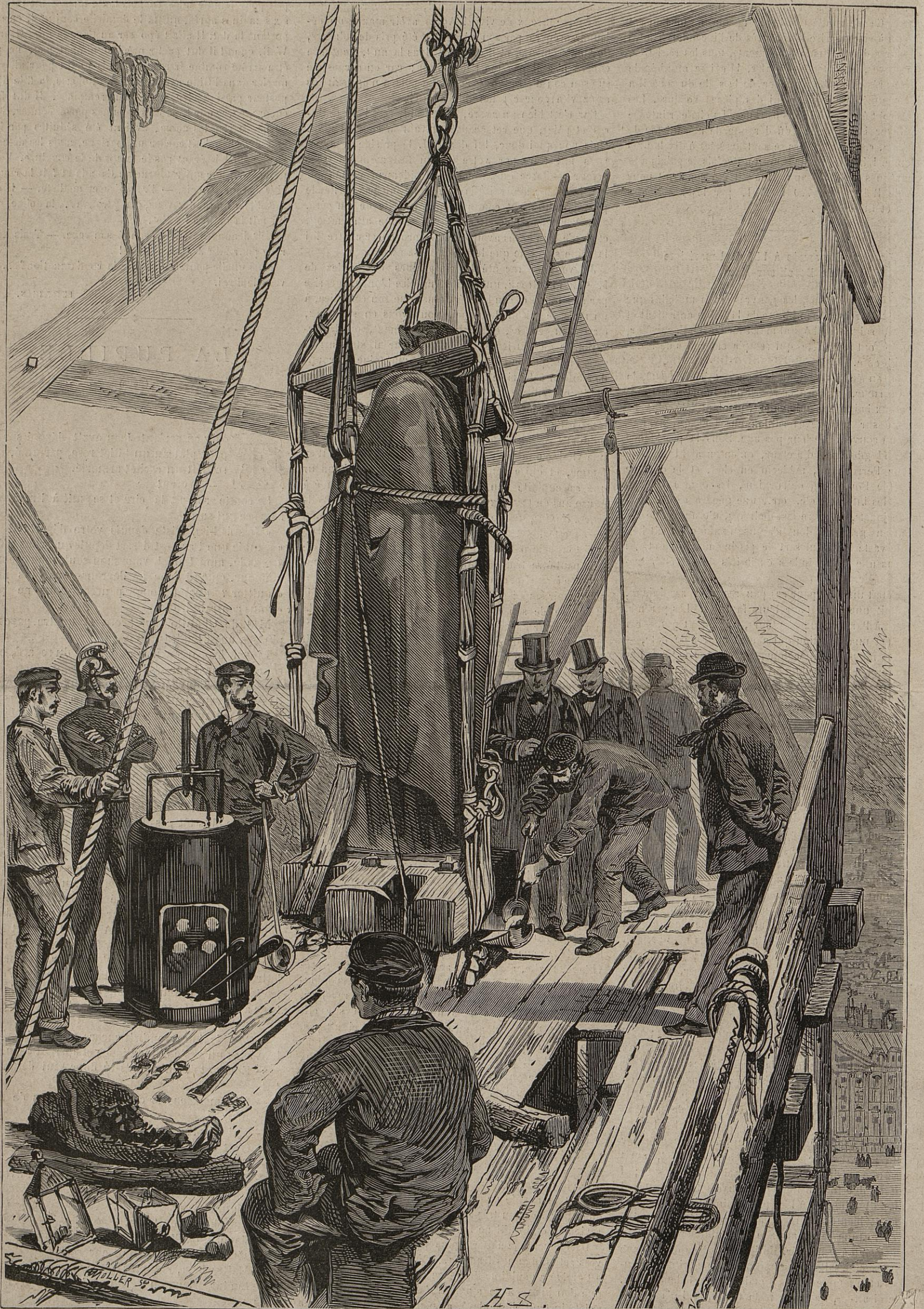
— Voyons, explique-toi.

Le vieux Vendéen hésitait encore.

— Maître Jean, j'attends!

Le ton impérieux du comte n'admettait pas de réplique.

Jean tira de sa poche les papiers timbrés que lui avaient remis Simonin et Cornu, et les présenta



La pose de la statue restaurée de Napoléon I^{er} sur la Colonne Vendôme. — D'après nature, par M. Scott.



La fête des rois en Espagne. — Les gallegos signalant l'arrivée des rois mages. — Dessin de M. Vierge.

respectueusement au comte, de la même façon qu'il avait remis la lettre de la marquise quelques instants auparavant.

— Qu'est-ce ceci? fit M. de Blangy.

Mais le vieux Breton sortit sans répondre, en levant les bras au ciel et en poussant un gros soupir.

Resté seul, Lionel déplaça les actes.

— Un jugement, une saisie! Comment, ils ont osé!... fit-il avec colère en jetant les yeux sur ces lignes inexorables :

« J'ai, Pierre-Charles-Auguste Cornu, huissier « près le tribunal civil de Parthenay, fait itératif « commandement, de par la loi et justice, à M. de « Blangy, négociant, demeurant au château de « Blangy, en son domicile, parlant au sieur Jean « Kerouan, son domestique, ainsi déclaré, de pré- « sentement payer, en mes mains, comme porteur « de pièces, la somme de cent mille francs. »

Le second acte, émanant de Simonin, réclamait dans les mêmes termes un chiffre de cinquante mille écus.

La rougeur de la honte vint se mêler un instant à celle de la colère dont le visage de Lionel était empourpré.

Le comte, en se sentant au fond de l'abîme, comprenait pour la première fois la grandeur de ses fautes.

Le coup fut d'autant plus violent que ses créanciers qui, sottement, ne pouvaient s'empêcher d'avoir une certaine déférence pour le dernier des de Blangy, n'avaient pas osé lui dire qu'ils avaient donné à maître Cornu l'ordre de le poursuivre à outrance.

— Deux cent cinquante mille francs, se dit Lionel, Blangy est déjà grevé pour autant, plus les frais; après sa vente, il me restera net de quoi payer mes gants et mes cigares. Décidément, j'ai été un peu vite. Vendre Blangy! Je ne sais pourquoi, mais ce dénuement qui, lorsque j'en entrevoyais la possibilité, ne me causait presque aucune émotion à Paris, ici me terrifie. Pourquoi suis-je revenu! Maudits comptes de tutelle! Après tout, la vente de cette terre n'est pas bien grave; après elle, je n'en resterai pas moins l'unique rejeton des de Blangy, et mon blason n'en sera nullement altéré. Bah! n'y pensons plus!

Une fois lancé dans la voie de ces consolants paradoxes, le prodigue chercha à les entourer des plus philosophiques pensées.

Il baisa la lettre de la marquise en ajoutant avec une gaieté factice :

— Voilà de quoi me consoler de la vente de tous les Blangy du monde. Elle me disait pourtant : Quand pourrai-je aller avec toi, mon Lionel, respirer les parfums des bruyères bretonnes, à l'ombre des grands arbres du château qui t'a vu naître?... Jamais, chère marquise! Il nous restera les Tuileries et le Bois; c'est moins sentimental et vous sera plus profitable, car vous abusez quelque peu du lyrisme, et c'est là mon excuse. La femme parfaite est-elle donc introuvable? Quand rencontrerai-je une Rose — n'ayant pas besoin d'une Mandarine pour correctif. On appelle cela tromper; quelle erreur! C'est compléter qu'on devrait dire. Notre cœur aime toutes les nuances; tant pis pour vous, mesdames, s'il vous en manque; pourtant, est-ce bien là de l'amour? Le tout est de le croire.

La pensée de M. de Blangy s'arrêta. Pendant quelques instants, il demeura immobile, sans volonté, sans idée précise, dans ce vague indéfinissable qui suit toujours le trouble de l'esprit.

La voix de Cyprienne vint le tirer de cette prostration.

— Me voici, mon tuteur, dit-elle en entrant; je vous ai fait attendre?

— Nullement, fit Lionel en se levant. Bonjour, ma cousine; avez-vous fait un bon voyage?

— Oui, mais bien long, car il me tardait d'être ici; j'aime tant Blangy!

— Ah! fit le comte d'un ton froid et préoccupé, en se hâtant de mettre dans sa poche les papiers timbrés et la lettre de M^{me} de Châtillon, dont l'enveloppe était restée sur le guéridon. Après quoi, il jeta pour la première fois les yeux sur Cyprienne.

Malgré la grande indifférence qu'il éprouvait pour elle, l'immense changement qui s'était opéré dans sa personne le frappa.

— Vous avez grandi et beaucoup embelli, ma cousine, lui dit-il. Puis, presque par acquit de conscience, il ajouta : Venez ici, que je vous embrasse.

M^{me} de Blangy s'avança en tremblant.

L'accueil que lui faisait Lionel, auquel elle ne s'attendait nullement, avait glacé son sang.

Le comte effleura de ses lèvres le front de la jeune fille, et aussitôt Cyprienne fit quelques pas en arrière et s'assit près du guéridon.

— Pourquoi vous éloignez-vous, ma cousine?

— N'était-ce point ici ma place accoutumée, jadis?

Ce jadis était gros de comparaisons fort en faveur du passé.

— Vous avez bonne mémoire, Cyprienne.

— Ne vous souvenez-vous plus que tous les soirs je me mettais ici?

— Si fait.

— Voilà huit années de cela; huit années! et il y en aura bientôt trois que je ne vous ai vu, mon tuteur.

— Tant que cela?

— Oui, vous m'avez un peu oubliée, convenez-en?

— Du tout, chère enfant; mais des affaires, des voyages, les multiples obligations du monde m'ont pris tout mon temps. J'ai pensé souvent à vous, néanmoins, bien souvent.

— Je ne vous ai point oublié non plus, mon tuteur; vos lettres, si rares qu'elles fussent, ravivaient, du reste, mon souvenir; malheureusement, elles étaient bien courtes.

— J'ai toujours été d'une paresse extrême, vous le savez.

— Désormais je n'aurai plus à m'en plaindre, puisque nous voilà réunis.

— Pas pour bien longtemps, je le crains.

— Que dites-vous? fit vivement Cyprienne.

— Je repars ce soir même pour Paris.

— Et moi? ne put s'empêcher de s'écrier M^{me} de Blangy.

Lionel reprit le ton sévère qu'il avait quitté depuis quelques instants.

— Vous, Cyprienne, vous retournerez à Nantes, jusqu'à ce qu'un parti convenable se présente pour vous. Je vous laisse parfaitement libre du choix d'un mari, et vous n'aurez nulle peine à le trouver, jeune et jolie comme vous l'êtes.

— Retourner là-bas! répéta la jeune fille avec terreur. Oh! de grâce, mon tuteur, ne l'exigez pas.

— Il le faut.

— Laissez-moi ici.

— Impossible.

— Alors, emmenez-moi à Paris.

Le comte ne prévoyait pas cette sorte de résistance.

Cyprienne n'avait jamais été considérée par lui que comme une enfant.

La volonté qu'il découvrait en elle l'étonnait au dernier point.

Il chercha des prétextes à lui opposer.

— Je ne le puis, fit-il, je ne séjournerai pas à Paris; je vais faire un voyage.

Et afin de donner plus de poids à ses paroles :

— Cette lettre m'y oblige, ajouta-t-il, en passant à Cyprienne l'enveloppe de la lettre de M^{me} de Châtillon. Voyez, elle m'arrive à l'instant.

Cyprienne prit l'enveloppe et y jeta machinalement les yeux. Un profond étonnement se peignit instantanément sur son visage, et elle s'écria :

— Tiens, je connais cette écriture.

— Vous?

— Oui, c'est celle de Clotilde de Châtillon qui était à la pension il y a trois ans.

On ne pouvait montrer plus de mémoire.

Lionel en fut irrité, et, autant par dépit que par convenance, il reprit l'enveloppe des mains de Cyprienne et la déchira en disant :

— Vous vous trompez, c'est celle d'un homme.

Cyprienne ne fut qu'à moitié convaincue par ces paroles; mais avec sa soumission ordinaire elle se contenta de dire :

— Beaucoup d'écritures se ressemblent, mon tuteur.

L'embarras de Lionel allait devenir visible.

Il le vainquit en reprenant la conversation au point où elle était restée quelques instants auparavant.

— Ainsi donc, fit-il, voici une chose bien convenue, je pars et vous retournez à Nantes?

— Une dernière fois, je vous en prie, mon tuteur, ne m'y obligez pas. Je suis lasse de ces grands corridors, de ces sombres allées du jardin. J'ai revu Blangy, mon cher Blangy; laissez-moi l'habiter.

— Impossible, je vous le répète, ma cousine.

— Mais pourquoi? demanda Cyprienne avec l'entêtement du désespoir.

— Je vais vendre Blangy.

— La jeune fille tressaillit.

— Vendre Blangy? répéta-t-elle au comble de la stupeur.

— Dans quelques jours.

Le doute n'était plus permis.

Le plus affreux malheur n'eût pas affecté davantage Cyprienne que ne le fit cette nouvelle.

— O mon Dieu! dit-elle d'un accent navré.

Lionel sentait qu'il était dans son tort.

L'irritation est le plus souvent la seule porte de sortie praticable en pareil cas.

— Qu'y a-t-il là de si terrible? répliqua-t-il avec brusquerie. Tous les jours on vend une propriété, sans y ajouter d'autre importance que celle de réaliser un bénéfice; l'acquéreur m'offre un bon prix, et je l'accepte.

La persévérance du comte dans sa fatale idée donna à M^{me} de Blangy un courage que dans toute autre circonstance elle n'eût pas trouvé; et, sans réfléchir à toute la gravité des paroles qu'elle allait prononcer, levant le bras vers le portrait de la mère de Lionel, elle lui dit d'un ton grave :

— Croyez-vous donc que si elle vivait encore, elle accepterait aussi, elle?

— Cyprienne! fit le comte avec un éclat de voix terrible.

Leurs regards se rencontrèrent.

LÉOPOLD STAPLEAUX.

(La suite au prochain numéro.)

QUESTIONS & RÉPONSES

QUESTION N° 41. — *Quel est le fait qui a donné lieu à l'anecdote résumée dans le vers de Méry :*

Pied nu le grand Corneille attendait son soulier?

M. A. Meyrac croit que le vers est de Théophile Gautier, à la fin du volume *Émaux et camées*. Toutes les poésies réunies sous ce titre sont en vers de huit pieds. Il se peut que le vers soit de Théophile Gautier; laissons-le à Méry jusqu'à ce que notre correspondant nous ait indiqué la citation d'une manière plus précise. Voici, en attendant, son intéressante réponse à la question :

« Cette anecdote de la vie du grand homme n'a été révélée que fort tard, en 1834 seulement. Aujourd'hui, on connaît le fait; mais on n'en connaît pas autant la première et toute naïve rédaction.

« Un parent de Corneille est venu le voir. Après une longue course faite ensemble, ils rentrent au logis, et, le lendemain, il écrivait à Rouen :

« J'ai vu hier notre parent et ami, — je mets l'orthographe moderne, — il se porte assez bien pour son âge. Il m'a prié de vous faire ses amitiés. Nous sommes sortis ensemble après dîner, et, en passant par la rue de la Parcheminerie, il est entré dans une boutique pour faire raccommoder sa chaussure, qui était décosue. Il s'est assis sur une planche et moi auprès de lui; et, lorsque l'ouvrier eut fait, a donné trois pièces qu'il avait dans sa poche. Lorsque nous fûmes entrés, je lui ai offert ma bourse, mais il n'a point voulu la recevoir ni la partager. J'ai pleuré qu'un si grand génie fût à cet excès de misère. »

« Comme je le disais, c'est seulement en 1834, que M. Emmanuel Gaillard, pour la première fois, reproduisit cette lettre dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*. L'anecdote fit du bruit, et c'est ce qui explique sa popularité. Et comme dit encore Théophile Gautier à ce sujet :

« Le poète grandit et le roi diminue! »

A propos de la Question sur l'origine de quelques Mots singuliers, on ne lira pas sans intérêt la communication suivante :

« Les singularités exposées dans le Tableau suivant vous sembleront, je l'espère, de nature à être publiées à titre de curiosité philologique. Il montrera, par quelques exemples, que dans maints idiomes fort distants l'un de l'autre, nombre de vocables, d'une signification identique, sont aussi formés par les mêmes lettres, qui constituent une série régulière d'anagrammes.

« En souhaitant vivement que les investigations des lecteurs du *Monde illustré* puissent contribuer à la solution du problème général de l'Origine du langage, abordé par moi dans l'*Oeuf de Kneph*, je vous prie d'agréer, etc.

« A. PECHNEJA.

« Saint-Céré (Lot). »

IDIOMES	VOCABLES	ANAGRAMMES	SIGNIFICATION
SERBE	I-kren	Sinker	Sincère
HONGROIS	Ohajtas	Sozhait	Souhait
ARABE	Sina	Nafis	Navis, vaisseau
	Bassith	Thabiss	Tapis
POLONAIS	Slodki	Dolkis	Dulcis, doux
	Godny	Dyguo	Digne
PERSAN	Gav	Vag	Vacca, vache
ARMÉNIEN	Anahid	Dihana	Diane
ALLEMAND	Arbeiten	Trabefen	Travailler
VALAQUE (1)			
LATIN	Oportet	Ttrepo	Trebuc (1), il faut
	Gheul	Leugh	Lac
TURC	Iurek	Kieur	Cœur
	Inek	Kéni	Géni...sse
	Darak	Karda	Carde
	Sumuk	Mukus	Mucus

Adresser les réponses à M. Charles Joliet, au *Monde illustré*, 13, quai Voltaire.

CHARLES JOLIET.

THÉÂTRES

THÉÂTRE-ITALIEN : Représentation de M. Ernesto Rossi ; *Roméo et Juliette*. — BEAUMARCHAIS : *le Donjon des Étangs*, drame en cinq actes et quatorze tableaux, par M. Ferdinand Dugué. — CHATEAU-D'EAU : *les Échos de l'année*, revue, par MM. Blondeau et Monréal. — FOLIES-DRAMATIQUES : *la Belle-Poule*, opérette en trois actes, paroles de MM. Hector Crémieux et A. de Saint-Albin, musique de M. Hervé.

Roméo et Juliette est une des pièces de Shakespeare les plus attendries et les plus poétiques. Mais l'interprétation, conforme aux indications de l'auteur, en présenterait quelques difficultés. Comment admettre que Juliette n'ait pas encore quatorze ans, et où trouver une tragédienne de cet âge ? En Italie, on est forcé de se contenter de la Ristori ; et, pour Roméo, bon gré malgré, nous acceptons ici M. Ernesto Rossi. L'excellent artiste, à défaut des qualités physiques, se recommande par un soin, une mesure, un sentiment, et insensiblement par une énergie déchirante, qui est bien près d'être le dernier mot de l'art. M. Rossi est, à mon avis, aussi remarquable dans Roméo que dans Hamlet, — et ce n'est pas peu dire.

J'aime les drames aux titres pittoresques, mystérieux ou ronflants. Un drame ne doit négliger aucun genre de séduction. Je suis tombé en arrêt devant *le Donjon des Étangs*, la dernière nouveauté du théâtre Beaumarchais. *Le Donjon des Étangs* ! quelle couleur roman ! que cela vous a ! Je me suis rappelé aussitôt *la Forêt périlleuse*, *le Château des Pyrénées*, *les Acqueducs de Cozenza*, *Ralph ou le Souterrain*, *la Taverne des Sept-Cadran*, et une multitude d'autres chefs-d'œuvre du même goût. Qui croirait cependant que sous le titre vapoureux du *Donjon des Étangs* se cache une histoire du temps de Henri IV ? Telle est pourtant la vérité. Par l'ampleur de ses situations autant que par la qualité de ses personnages, le drame de M. Ferdinand Dugué ne serait pas déplacé au Châtelet. Ajoutons qu'il est plus que convenablement joué, surtout par M. Clément Just et par M. Debruyère.

Encore une revue ! Espérons que c'est la dernière. Elle se joue au théâtre du Château-d'Eau et s'ap-

pelle tout bonifacément : *les Échos de l'année*. Elle est menée assez bon train par cette grande personne hardie et joyeuse, M^{lle} Silly, qui se plaît aux imitations (même aux imitations d'animaux), et qui y réussit quelquefois. Il y a là aussi un jeune comique du nom de Gobin, dont la nature est très-franche. C'est tout juste assez pour soutenir cette revue, qui ne s'est pas jetée en grande dépense d'imagination et de fantaisie, et qui a même réalisé des économies sur la mise en scène.

Albert de Lasalle, mon collègue en chronique, continue à m'abandonner le compte rendu des Folies-Dramatiques. Me voilà aujourd'hui avec *la Belle Poule* sur les bras. *La Belle Poule* est une opérette dont la musique est de M. Hervé, — la musique seulement ; — aussi n'y trouve-t-on qu'à fort petites doses l'aimable démençe qui animait *Alice de Nevers*, *Chloé*, et surtout *l'Œil crevé*, de vertigineuse mémoire. M. Hervé composant sur un poème d'autrui n'est plus que la moitié de lui-même. Cela ne veut pas dire que la pièce de *la Belle Poule* soit sans mérite ; M. Hector Crémieux est depuis longtemps classé parmi les librettistes les plus habiles ; — et, quoique ayant moins produit, M. de Saint-Albin (qui signait hier un très-intéressant et très-spirituel livre sur *les Salles d'armes de Paris*) est une des plumes alertes de la presse. A eux deux, ils ont arrangé une petite affabulation dont le point de départ a la naïveté un peu enfantine de *Jeannot et Colin* ou de *la Grâce de Dieu*. Poulette et Poulot sont deux amoureux de village qui s'en viennent à Paris, où leur vertu est exposée à mille dangers et où leur constance traverse maintes épreuves. Finalement, ils retrouvent des parents et s'épousent.

Le rôle de Poulette ou de « la belle Poule » a été écrit spécialement pour M^{lle} Hortense Schneider, — trop spécialement, car c'est un résumé de ses principaux rôles, entre autres de la villageoise de *Barbe-Bleue* et de la chanteuse des rues de *la Périchole*. Les effets où elle excelle sont ramenés et encadrés tant bien que mal. On ne ferait pas davantage pour une grande artiste à son déclin. Mais M^{lle} Schneider n'est-elle pas une grande artiste dans son genre ? N'est-elle pas célèbre par ses procès et par ses diamants ? — Il est vrai que sur le terrain des diamants elle a tout récemment rencontré une rude concurrente dans M^{lle} Aimée, la *Boulangère aux écus* de l'année dernière. Quel souvenir cuisant vais-je raviver chez la diva des Folies-Dramatiques !

Cette demoiselle Aimée, puisque je viens de prononcer son nom, fait en ce moment la pluie et le beau temps au Théâtre-Français de Nice. Un journal de la localité, *la Vie mondaine*, annonce en ces termes ses représentations : « Lundi prochain. *le Petit Faust* ; M^{lle} Aimée chantera Marguerite, et paraîtra, au second acte, constellée de diamants. » Suit la description des diamants de M^{lle} Aimée par le complaisant journaliste. Voici cet incroyable document, que je reproduis à l'intention de mes lectrices : — d'abord, une magnifique rivière à trois rangs de diamants d'une valeur de 250,000 francs ; puis une splendide paire de boucles d'oreilles solitaires, estimée 60,000 francs ; une ancre de la même valeur ; un oiseau représentant un paon, admirable bijou valant 10,000 francs ; une agrafe avec ses initiales ; un bracelet émeraude et diamants de toute beauté ; une pensée et trois autres fleurs toujours en diamants ; une parure perles noires ; sept bagues ; un collier perles fines ; une fleur en corail rose et diamants ; neuf porte-bonheur avec diamants ou perles fines ; une paire de boucles d'oreilles saphir, une merveille ; une parure turquoise, collier, médaillon de même ; plus, une quantité de bijoux de plus petite valeur, — en tout quelque chose comme un million, plus ou moins.

Pour en revenir à *la Belle Poule* de Paris, je dirai que certains airs en ont paru agréables au public, et qu'à côté de M^{lle} Hortense Schneider on a prêté quelque attention à MM. Max Simon, Milher et Luco, qui font valoir de leur mieux leurs rôlets.

CHARLES MONSELET.

CHRONIQUE MUSICALE

THÉÂTRE DE L'OPÉRA-COMIQUE : *Le Calife de Bagdad* et *le Nouveau seigneur*. — THÉÂTRE DE LA RENAISSANCE : *La Petite Mariée*, opéra-comique en trois actes, de MM. Vanloo et Leterrier, musique de Ch. Lecoq.

Les grands artistes du temps présent ayant l'abnégation de dissimuler leur grandeur, les loisirs ne manquent point pour glorifier ceux du temps passé. Aussi, est-ce par tous pays comme une fureur de centenaires et de fêtes commémoratives en l'honneur des illustres musiciens ; sans compter les érections de statues.

Je ne veux pas médire des statues ; j'ai trop l'espoir de contempler, avant peu et en plein soleil, celle d'Hérold, puis celle d'Auber, et bien d'autres encore.

Pourtant cette sorte d'apothéose de bronze ou de marbre ne suffit point à ma ferveur de dilettante. La statue d'un musicien nous dit comment il avait le nez fait, s'il portait les cheveux plats ou bouclés, enfin, quelle pose il eût prise si, de son vivant, il fût monté sur un socle de deux mètres de haut, entouré d'une petite grille.

Ces renseignements ont leur intérêt. J'ai même parmi nos plus vaillants sculpteurs quelques amis qui s'entendent à les donner. Mais huit mesures de musique sont d'une éloquence plus persuasive quand il s'agit d'édifier la postérité sur le mérite d'un compositeur.

L'Opéra-Comique a, comme l'on sait, rendu le plus digne hommage à la mémoire de Boieldieu, en jouant, le mois dernier, deux de ses opéras, qui étaient sortis du répertoire. Il a poussé l'attention jusqu'à remplacer la cantate prévue, redoutée, par le premier acte de *la Dame blanche*.

C'était pour le mieux, et ce programme sans fracas, ni hautes prétentions, était bien celui d'une fête de famille.

Mais mon étonnement n'en est pas moins grand à voir la courte carrière des reprises du *Calife de Bagdad* et du *Nouveau Seigneur*. Il me semblait que, sans pronostiquer un succès d'enthousiasme, on pouvait bien espérer que deux petits actes, faciles à chanter, et pleins de cette grâce mélodique qui séduit toujours la foule parisienne, tiendraient quelque temps la campagne et feraient honneur à leur réputation.

Il n'en a rien été jusqu'à ce jour. Le spectacle, si pieusement combiné à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Boieldieu, a été affiché deux ou trois fois depuis le premier soir, et c'est tout.

Pour mon compte, j'avoue cependant que je n'écoute pas d'une oreille également attentive *le Calife de Bagdad* et *le Nouveau Seigneur*. Si le premier de ces deux opéras, daté de 1800, est plein de fraîcheur et de séve juvénile, le second, qui est venu treize ans plus tard, a une autre consistance : c'est une œuvre de maturité.

Et d'ailleurs, un fait considérable s'était passé dans la vie de Boieldieu : en pleine carrière et dans le brouhaha du succès, il avait eu le courage de se remettre à l'école en prenant des leçons de Cherubini. M. Arthur Pougin, grand dénicheur de documents, a raconté l'aventure dans le livre si substantiel et si étudié qu'il a donné sur *Boieldieu*. Il s'est aidé, dit-il, d'un travail, par lui découvert, et qui a été publié à Nantes en 1836, dans lequel se trouve notée une conversation tenue avec Boieldieu lui-même.

Écoutez, c'est l'auteur de *la Dame blanche* qui parle :

« Cherubini, me rencontrant dans un des couloirs du théâtre, me prit par le collet et me dit avec cette franchise assez rude chez lui : « Malheureux, n'es-tu pas honteux d'avoir de si beaux succès et de faire si peu pour les mériter ? » Je restai stupéfait de l'apostrophe, on le serait à moins ; ma réplique n'arriva point. Mais lorsque Cherubini m'eut quitté, sentant tout ce que ses reproches avaient de fondé, je ne tardai pas à me rendre auprès de lui pour réclamer ses conseils. Il fut arrêté



Incendie du Palacio Real de Barcelone. — D'après le croquis de M. Saint-Simon.



Incendie de l'hôtel de ville de Bordeaux. — Dessiné par M. Ferdinandus, d'après le croquis de M. Georges Saint-Lanne.

REVUE COMIQUE PAR CHAM



— Vois donc, ma chère! rien que de la neige! le temps était plus généreux à l'époque de Danaë.



— Sapristi! vous ne m'avez pas prévenu que c'était dangereux par ici!
— Monsieur, ce sont mes petits profits, de repêcher le monde.



— La voiture de Monsieur le vicomte est avancée!
(Toujours gentil, Tortillard.)



— Mon mari pas sénateur! après s'être tant remué!
— C'est ce qui l'a perdu! faut qu'ils soient inamovibles!



— Le Sénat, s'il vous plaît?
— A gauche!



— Monsieur veut-il voir la nouvelle Chambre, avant que ses électeurs ne l'en empêchent?



SKATING-CLUB
Une série à la roulette.



Venant de perdre son argent dans les onds tures, M. Prudhomme refuse des applaudissements mérités à Othello.



Pour la première fois, Paris jaloux Londres avec raison.



VERY CURIOUS!
L'étranger, à Paris, constatant avec surprise que tout le monde y lit la même chose : les Mystères du nouveau Paris et Rocambote.



ENNUYÉUX COMME LA PLUIE!
— Merci! allez donc dire cela maintenant.



LA GALERIE DE TABLEAUX DE L'ODÉON
— Bagasse! je suis de Marseille; parlez-moi des acteurs de l'Odéon! tous à l'huile!

qu'il m'emmènerait à la campagne, chez Saint-Just, mon collaborateur en paroles, notamment de celles du *Calife*, et que là il me ferait broyer du noir; ce que je fis, en effet, pendant deux saisons. Après cela, je sus mon affaire, mais je cessai d'être heureux; car vous ne vous figurerez jamais avec quelle facilité je composais un opéra avant d'en connaître les difficultés. Sans Cherubini j'ignorerais peut-être encore que la science n'enlève rien à l'expression... Je fis donc une halte d'étude de plusieurs années pour ne reparaitre qu'avec *Ma tante Aurore*, mon premier ouvrage de savant, quoique je ne le fusse pas trop encore. »

Dédié à messieurs les élèves du glorieux Conservatoire de musique pour être médité par eux pendant les longues veillées d'hiver.

Jamais nous n'avons mieux senti l'avantage qu'il y a à écrire dans un journal illustré. Le crayon, le burin, toutes sortes d'instruments habilement maniés autour de nous, peuvent dans bien des occasions nous venir en aide. Ainsi, nous avons à rendre compte de *la Petite Mariée*, le nouvel opéra-comique du théâtre de la Renaissance; le *Monde illustré* en a donné la semaine dernière le morceau à effet, gravé en belles notes noires sur fond blanc. Prochainement, il vous offrira encore le portrait de M^{lle} Granier, la toute gracieuse cantatrice qui illumine de sa jeunesse et de son talent la scène de la Renaissance. Et voilà ce qui est pour nous un feuillet à moitié fait.

La pièce, cependant, ne vous a pas été contée. Sachez que le podestat Rodolfo est un Sganarelle pour de bon, et non imaginaire, comme dans Molière. Sa femme l'a bel et bien trompé de connivence avec un joli signor du nom de San Carlo. Mais l'heure de la vengeance doit venir: San Carlo se mariera bien quelque jour, et Rodolfo se réserve de lui appliquer la peine du talion.

En effet, San Carlo épouse Graziella; et, quoi qu'il ait fait pour tenir la chose secrète, il est surpris en flagrant délit de cérémonie nuptiale par son créancier Rodolfo. — Ah! ah! tu te maries? — Ce n'est pas moi, je vous le jure. Tenez, voilà l'époux... Et il lui désigne son témoin Montefiasco.

Nouvelle complication: Montefiasco, obligé de se donner l'air tourtereau que commande son rôle, excite au plus haut point la fureur jalouse de dona Lucrezia, sa vraie femme.

Et puis tout se débrouille à la confusion du podestat, et pour le triomphe de San Carlo et de la petite mariée Graziella. La meilleure raison à donner de ce dénouement est encore que dans le quatrième acte, que le public suppose et attribue en rêve à tous les opéras-comiques, la basse doit être confondue et le ténor heureux.

La musique de M. Lecocq a tout au moins deux qualités dont l'assemblage est rare (surtout depuis vingt ans qu'Adolphe Adam est mort); elle a la franchise de dessin qui assure la popularité, et tout à la fois elle évite les rythmes communs et cyniques qui furent trop longtemps à la mode; elle est plébéienne sans être populacière; elle pourra courir les rues sans devenir triviale.

Les lecteurs de ce journal connaissant déjà le piquant « duo des fugitifs »; je signale encore à leur attention le rondeau que chante avec beaucoup de brio le baryton Vauthier; les couplets d'entrée dits avec tant de finesse par M^{lle} Granier, et par dessus tout le duo très-musical du second acte, qui dépasse sensiblement en portée ce qui se débite dans les théâtres lyriques de genre.

ALBERT DE LASALLE.

MEMENTO: Nos prochaines chroniques auront à traiter de la reprise très-attendue de *la Timbale d'argent* et de celle du *Voyage en Chine*. — Mercredi dernier, premier anniversaire de l'inauguration de l'Opéra, soit dit pour les oubliés.

A. L.

MEMENTO

Faits divers. — Comme la marine française, la marine anglaise continue à être éprouvée; le vaisseau école le *Goliath*, ayant à bord 400 enfants, mouillé dans une crique de la Tamise, non loin de Gray, vient d'être

dévoré par les flammes. Des dépêches annoncent 17 enfants disparus, 3 noyés; le maître de l'école a péri.

— Une affreuse catastrophe vient de jeter la consternation en Suisse. La population du village de Helli-ken, canton d'Argovie, assistait presque tout entière à la distribution des cadeaux de l'arbre de Noël dans la maison d'école de ce village. Cette construction s'est écroulée. 2 hommes, 14 femmes, 20 enfants, 28 jeunes gens et jeunes filles, soit le dixième de la population ont péri. Il y a, de plus, 36 blessés, dont quelques-uns mortellement.

— L'imprimerie royale de Stockholm vient d'être détruite en partie par le feu. M. Seedorf, lithographe, a péri dans les flammes avec trois de ses enfants.

— Un ouragan terrible vient de ravager, le 30 novembre dernier, les îles Philippines; 250 personnes ont péri, 3,800 habitations et les récoltes de toute espèce ont été détruites.

— Un curieux personnage se trouve, en ce moment, à Paris: c'est un Peau-Rouge, sachem héréditaire d'une tribu d'Indiens du Canada. Il se nomme Pahtab-quahong. On le verra à la prochaine séance de la Société de géographie, où il se propose de donner des détails peu connus sur les contrées septentrionales qui s'étendent des montagnes Rocheuses jusqu'à la baie d'Hudson. Pour son voyage en France, il a revêtu le costume européen; il porte seulement autour du cou un gros collier auquel est suspendue une médaille en argent, présent offert à son aïeul par le roi d'Angleterre, Georges III.

— D'après un journal italien, le maréchal de Mac-Mahon vient d'envoyer au roi Victor-Emmanuel une caisse magnifique contenant des cartouches et un fusil chassepot 1874, système Gras. Les armes de la maison de Savoie sont gravées sur le fusil, et, sur le ruban, on lit: « Au roi d'Italie, le maréchal de Mac-Mahon, Président de la République française. »

— On verra, à l'Exposition de Philadelphie, un livre unique en son genre, et qui sera entièrement consacré aux recettes de la cuisine américaine. Chaque Etat fournira de six à vingt recettes pour ses plats caractéristiques.

Voyages. — L'explorateur anglais, M. Lucas, est parti le 11 décembre du Caire pour la région des grands Lacs. On craint bien qu'il ne puisse même arriver jusqu'à Gondokoro, car toutes les communications avec le colonel Gordon sont interceptées par les Chillous, qui barrent le passage sur le fleuve.

— Mabel, le chien de Livingstone, qui a pendant plusieurs années fidèlement accompagné son maître pour escorter les restes du célèbre voyageur jusqu'à Zanzibar, est maintenant à Bombay, où il a été recueilli par le lieutenant Murphy; cette brave bête se trouve avoir parcouru 15,000 milles anglais, près de 6,000 lieues, dans l'intérieur de l'Afrique.

— Tous les ans, vers la fin de l'été, il se tient, dans la ville de Nijni-Novgorod, une foire qui dure du milieu de juillet jusqu'à la mi-septembre; c'est le rendez-vous du trafic des frontières de la Chine, du midi de la Sibérie, de la Boukharie, du Turkestan et du Caucase. On estime pour 1875 à plus de 168 millions de roubles la valeur des marchandises qui y ont été apportées.

— Le volcan Tongariro, dans la Nouvelle Zélande, est en ce moment en éruption et vomit avec un fracas épouvantable de la lave et des blocs de pierre qui roulent jusqu'à une distance de 8 milles. Les geysers, au nombre de plus de cinquante, lancent à tout moment des colonnes d'eau bouillante.

— Les dernières nouvelles du Pérou s'accordent à signaler l'épuisement de plusieurs dépôts de guano exploités jusqu'à présent dans les îles Chincha.

— La plaine marécageuse de Marathon, sur laquelle, le 29 septembre de l'an 490 avant Jésus-Christ, Miltiade défait l'armée du roi des Perses, va être acquise par deux spéculateurs anglais, qui veulent la dessécher, la transformer en champs et jardins, puis la vendre par parcelles.

— Une tourmente de neige vient de sévir à Saratow (Russie) et dans les environs. Le vent arrachait les toitures. La neige s'est amoncelée sur les trottoirs au point de dépasser les fenêtres des premiers étages; des petites maisons des faubourgs ont été entièrement ensevelies. Le froid était si vif, qu'un officier, se rendant des casernes en ville, est mort gelé. Un détachement de Cosaques, envoyé dans toutes les directions, aux alentours, a découvert plus de trente cadavres.

Faits scientifiques. — Peu à peu, le système métrique français, d'ailleurs adopté comme mesure normale

par un congrès scientifique international, il y a deux ans, prendra possession de tous les pays intelligemment administrés. Le khédive d'Égypte vient d'ordonner la mise en vigueur de ce système dans les administrations de son pays, à dater du 1^{er} janvier 1876, et dans toute l'étendue de l'État en 1878.

— Les expériences pour l'application de l'air comprimé des voitures de tramways dans Paris, ont été renouvelées, il y a quelques jours, sur la ligne de Courbevoie, en présence des ministres des finances et des travaux publics. Ces essais ont donné de tels résultats, que l'adoption du système ne semble plus souffrir aucune difficulté.

— Il est toujours de plus en plus question du chemin de fer grand central asiatique qui mettrait Paris à onze jours de Calcutta. Les devis du projet accusent une dépense probable de 800 millions, ce qui, la part étant faite à l'imprévu, pourrait bien élever le chiffre à un milliard.

— Un décret présidentiel, dans le but de préserver les vignobles de l'Algérie, qui en compte aujourd'hui près de vingt mille hectares, vient d'interdire l'importation dans cette colonie, non-seulement des sarments, plans de vignes, feuilles, raisins, mais encore d'arbres ou arbustes venant des régions où la présence du phylloxéra est constatée.

— On dit qu'un ingénieur lillois, M. Sée, aurait trouvé le moyen de faire marcher les machines à coudre par l'eau dans les maisons urbaines où il est possible de l'avoir en élévation suffisante; rappelons que déjà on avait appliqué l'électricité à produire ce mouvement.

— Gap est le nom de la mine de nickel la plus importante du monde entier; elle est située dans le comté de Lancaster, de l'État de Pensylvanie de l'Amérique du Nord. Elle fournit, depuis trois mois qu'elle est exploitée, près de cinq cents tonnes de ce minerai, qui est un mélange de nickel et de cuivre. Nickel veut dire vaurien; c'est un terme de mépris que les mineurs allemands au moyen âge avaient donné à ce métal, qu'ils croyaient être de l'argent ensorcelé, terni, déprécié par les gnômes malicieux. Ne sachant qu'en faire, les mineurs le jetaient sur les halles ou dépôts de pierres inutiles. C'est là que le minéralogiste Cromstedt l'a ramassé il y a un siècle; il l'a reconnu pour un corps simple ressemblant, sauf la teinte jaunâtre, à l'argent. Les Chinois l'utilisent de temps immémorial. Les Allemands, depuis l'introduction du système décimal français dans tous les États de l'empire germanique, se servent du nickel pur. En Belgique également on frappe des pièces de 10 et de 20 centimes en nickel. Une particularité curieuse de ce métal est qu'on le trouve dans les pierres tombées du ciel.

Statistique. — Pendant les trois mois de juillet, août et septembre, il a été constaté sur les chemins de fer anglais 331 morts et 1574 blessés par accident.

— On vient de dresser un curieux tableau des sénateurs inamovibles par rang d'âge. Il y a parmi eux 2 octogénaires, 15 septuagénaires, 32 sexagénaires, 18 quinquagénaires et 8 quadragénaires.

— Aux États-Unis, il existe vingt-trois villes ou villages portant le nom de Paris.

— Sait-on ce que Paris a dévoré dans la nuit de Noël? — Aux Halles, dans la journée du 24 décembre, on a vendu 39,200 douzaines d'huîtres et environ 50,000 écrevisses. Il s'est vendu 37,000 oies aux Halles, à 10 francs l'une, en moyenne, 370,900 francs d'oies!

— La flotte des États-Unis se compose actuellement de 24 cuirassés portant 63 canons du plus gros calibre, tous construits sur le modèle du *Monitor*, à tourelles et à béliers, et de 39 bâtiments en bois de tous rangs, armés de près de 500 canons.

— D'après une très-intéressante étude sur la *Densité de la population en Europe* par M. Antony Roulliet, lauréat de l'Institut, on avait, en 1872, une moyenne de 65.86 habitants par kilomètre carré. La France en comptait 68.30. Le maximum était en Belgique avec 174 habitants, et le minimum avec 5.40, en Norvège.

— D'après un relevé officiel, il y a eu, pendant les années 1872 et 1873, 5,041 abordages en pleine mer, dans lesquels 345 bâtiments à vapeur et autres navires ont été coulés, 3,024 sérieusement endommagés et 1672 plus ou moins avariés. Les pertes matérielles se sont élevées à plus de 150 millions de francs, sans compter que plus de 500 malheureux ont été noyés.

— En 1873, il a été importé des Indes anglaises pour une valeur de 32,029,575 francs de thé; en 1874, 34,824,052 francs, et en 1875 pour 48,622,425 francs.

Beaux-Arts. — M. Carrier-Belleuse est nommé directeur des travaux d'art de la manufacture de Sèvres.

— M. Wurtz est nommé doyen honoraire de la faculté de médecine de Paris.

— Les bustes en marbre de Nélaton, Nanteuil, Moitte, Gossel, Forster, qui furent membres de l'Institut, viennent d'être placés au Palais Mazarin, dans l'antichambre de la salle des séances.

— Dans les fondations du clocher du village de Ver-ton, les ouvriers ont trouvé de nombreux débris de l'édifice chrétien fondé par saint Martin vers la fin du sixième siècle, et, en outre, un morceau de sarcophage gallo-romain en marbre blanc, sur lequel est figurée l'image en relief d'un magnifique griffon ayant une patte posée sur le crâne d'un bélier.

— Le cardinal Angelo Maï, célèbre dans le monde savant par ses magnifiques découvertes de textes d'ouvrages anciens retrouvés sous des textes plus récents, vient de faire une nouvelle découverte très-importante. Il s'agit d'un manuscrit de Strabon, remontant, autant qu'on peut croire, au quatrième siècle, et comprenant une grande partie des septième et huitième livres de cet auteur, qui avaient été jusqu'aujourd'hui considérés comme perdus.

Nécrologie. — M. Achille Jubinal, le savant et passionné archéologue, si connu pour ses belles collections d'objets d'art de toutes sortes, notamment de tapisseries et d'instruments de musique ;

— M. Charles Laffitte (major Fridolin), l'un des quatorze fondateurs du Jockey-Club en 1833 ; aujourd'hui il ne reste plus que trois de ces quatorze premiers patrons du turf français : MM. le duc de Nemours, Fasquel et Ernest Leroy ;

— M. Georges Petit, ancien directeur de la division de la presse au ministère de l'intérieur.

PROBLÈME SYLLABIQUE DU CAVALIER

Nous avons, à plusieurs reprises, donné le problème syllabique du cavalier sous une forme exigeant deux parcours successifs de l'échiquier. Cette difficulté a été vaincue par bon nombre de nos abonnés. Nous venons aujourd'hui proposer à leur sagacité un exemple du même problème, pour lequel ils devront accomplir trois parcours successifs, en choisissant convenablement dans chaque case une des trois syllabes qui y sont inscrites.

Nous reconnaissons que la solution coûtera beaucoup de peine à ceux qui voudront bien la chercher, aussi accordons-nous quinze jours pour la publication de la liste des trouveurs, selon la date de réception de leur solution.

CHARADE

mier	un	geant	mort	par	bien	rem	se
pas	vre	au	rent	hé	su	vi	de
em	trom	de	en	sant	du	vant	fi
très	par	at	ne	de	de	ces	tour
man	à	pre	vi	bu	mer	d'un	à
bruit	sui	leurs	le	e	gu	res	tis
oc	bon	yeux	plo	i	de	res	ble
a	ses	je	tage	dé	rite	pos	sans
peu	sa	te	lun	se	re	soins	ha
mes	mais	li	mon	ce	so	Mon	l'in
un	d'un	cond	moins	gè	se	Que	de
vi	en	se	l'in	ni	ra	un	ha
point	nou	à	grais	mains	dée	mains	no
rai	se	de	me	je	com	un	qui
cat	cu	ze	ja	le	som	ces	aux
il	e	plains	le	sa	mal	sy	mains
du	ser	par	reux	dans	nai	a	pé
zo	vois	de	me	une	lan	par	bat
pa	de	mage	te	ve	sort	vrée	se
pays	four	taut	leurs	tout	ves	re	cant
tout	son	se	loi	a	se	bre	hu
je	res	au	nit	ba	à	Mon	Pay
pen	sir	en	vi	li	en	top	d'un
pas	l'au	re	ob	i	des	res	déc

AVIS A MM. LES PHOTOGRAPHES

L'Agenda photographique de 1876 est actuellement sous presse. Il doit contenir, entre autres documents utiles aux spécialistes qu'il concerne, les noms et adresses de tous les photographes français, belges et suisses.

Nous engageons MM. les photographes, qui voudront être certains de figurer sur cette liste, à envoyer immédiatement (et franco) leurs noms et adresses à M. l'administrateur du *Moniteur universel*, quai Voltaire, 13, Paris.

L'Agenda photographique sera vendu au prix de 6 francs, lequel sera réduit à 5 francs pour tout souscripteur avant fin janvier 1876. (Ajouter 50 centimes pour le recevoir franco.)

Fureur des bals : *Radis roses*, mazurka de J. Klein, *Cerises Pompadour*, *Fraises au champagne*, *Patte de velours*, valse *Cœur d'artichaut*, *Peau de satin*, polkas ; J.-Klein-Qua ville.

L'officier de réserve et de l'ARMÉE TERRITORIALE a plus que tout autre besoin de se tenir au courant des questions militaires. Il n'a pas, comme l'officier de troupe : le rapport, le cercle, la bibliothèque régimentaire, ses supérieurs, ses camarades, pour le tenir au courant de ce qui se passe dans l'armée. L'officier de réserve et de l'armée territoriale n'est mobilisé que quelques jours tous les ans, et cependant il doit connaître les moindres transformations qui s'opèrent non-seulement dans les corps de troupes auxquels il appartient, mais dans l'armée active tout entière. Ces promotions, mutations, décisions, circulaires, mouvements de troupes, il ne les apprend qu'en s'abonnant à l'AVENIR MILITAIRE, organe des armées de terre et de mer et de l'armée territoriale.

L'Avenir militaire compte déjà, dans la réserve et l'armée territoriale, un grand nombre d'abonnés. On s'abonne en envoyant à l'administrateur, 13, quai Voltaire, un mandat-poste de 8 fr. 50 pour six mois, et de 17 fr. pour un an. Un numéro tous les cinq jours, 25 centimes.

Eau suprême incomparable pour arrêter la chute des cheveux, les faire repousser rapidement, les empêcher de blanchir. Fl. 5, 10, 20 fr. 2, r. Tailbout, Maison Tortoni, Paris.

Nous recommandons la Maison de Bijouterie HUSSON, boulevard Montmartre, 21, comme vendant le meilleur marché de tout Paris, à prix fixe.

La veloutine Viard, inventée par M. F. Viard, parfumeur-chimiste, 5 bis, rue Auber, à Paris, a atteint un tel degré de perfectionnement qu'elle est adoptée aujourd'hui par tout le monde élégant.

Elle donne au visage le velouté, la fraîcheur et l'éclat de la jeunesse, sans altérer la peau.

Sa vogue toujours croissante prouve sa supériorité incontestable. L'inventeur, dans le but d'assurer à son produit un succès durable, s'est attaché à n'employer pour sa fabrication que des éléments essentiellement hygiéniques et pouvant supporter sans crainte l'analyse la plus minutieuse.

L. T. PIVER. Lait d'iris pour le teint.

CACHEMIRE DE L'INDE p^r Robes, seul dépôt en Europe. l'Union des Indes, 1, r. Auber.

PATE EPILATOIRE

perfectionnée, enlève instantanément tout duvet importun sur le visage sans aucun danger pour la peau. Pr. 10 fr. PARFUMERIE DUSSEY, 1, rue J.-J.-Rousseau, au 1^{er}. PARIS.

EAU DE ZÉNOBIE

SEULE PARFAITE P^r RÉTABLIR LA COULEUR DES CHEVEUX, SEGUIN, 3, r. Huguerie, Bordeaux. Paris, TAORMI, 17, r. de Bucy; FAX, 9, r. de la Paix.

Le Vin de G. SEGUIN est recommandé dans les fièvres, convalescences, épuisement, manque d'appétit, digestions difficiles. Paris, rue Saint-Honoré, n° 378.

CHOCOLATS
QUALITÉ SUPÉRIEURE
C^{ie} Coloniale
ENTREPOT GÉNÉRAL
Paris, rue de Rivoli, n° 132
DANS TOUTES LES VILLES
CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

THÉ DE L'EXPOSITION

Si renommé, 6 francs la Boîte
RUE DU QUATRE-SEPTEMBRE, 18, PARIS

Médailles à l'Exposition Paris 1875. — Le SIROP et la PATE du Docteur Zed (à la CODÉINE et au TOLU) sont infailibles contre les irritations de poitrine, bronchites, etc.

PHARMACIES DE FAMILLE
à 25, 40, 60 et 80 francs
3 Méd. aux Exp. — Envoi franco de la Notice
PHARMACIE NORMALE, r. Drouot, 15, Paris

EAU DES FÉES
SARAH FÉLIX
Pour la recoloration des Cheveux et de la Barbe
SEULE ADMISE ET RÉCOMPENSÉE A TOUTES LES EXPOSITIONS.

Nouveaux Produits recommandés :
POMMADE des FÉES. — EAU de POPPÉE. — EAU de TOILETTE des FÉES
PARIS, 43, RUE RICHER, 43, PARIS.

DIABÈTE Sucré P. GARNIER, chim., à Noyon (Oise). Guérison sur lui-même et nombreux succès. Anti-diabétique, dont l'usage entrave complètement la formation du sucre dans l'économie. Notice 1 franc.

ANGLAIS Nouveau cours pour les enfants, mardi 11 janv. à 2 h. 1/2. H. Hamilton, 8, r. Chabatais.

AUX VIEUX GOBELINS

TAPISSERIES ANCIENNES, RÉPARATIONS, 27, rue Laffitte.

BEL HOTEL A VENDRE OU A LOUER, meublé ou non meublé. Calorifère, écurie, remise, gaz, eau, salle de bains, billard, jardin entièrement meublé à neuf d'une façon artistique. Boulevard du Quatre-Septembre, 10, à Boulogne, au coin du pont de Saint-Cloud. Vue splendide. A visiter tous les jours jusqu'à quatre heures. Très-commode pour un député : à quinze minutes de Versailles.

Les Annonces et Insertions sont reçues
Chez MM. L. AUDBOURG et C^e, 10, place de la Bourse, et dans les bureaux du journal.

ANNONCES

DE MM. LES OFFICIERS MINISTÉRIELS

2 MAISONS A PARIS

A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le mardi 18 janvier 1876, à midi : 4° r. Cammartin, 48, angle de la r. de Provence. Revenu : 31,765 fr. — Mise à prix : 360,000 fr. ; 2° r. du Fbg-St-Honoré, 124, angle de la r. de Penthièvre. Revenu : 20,900 fr. — Mise à prix : 250,000 fr. S'adresser à M^e COCTEAU, notaire, rue de Lille, 3.

ADJUDICATION, même sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le 1^{er} février 1876, d'UN HOTEL PARIS F^g S^t-HONORÉ, 45 et AVENUE GABRIEL, 22 (Champs-Élysées). Cont. : 3,665^m env. — Mise à prix : 1,450,000 fr. S'adr. à M^e Aclouque, notaire, rue Montmartre, 146, qui délivrera des permis de visiter.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 11 janvier 1876, DE MAISON A PARIS, RUE D'UPHOT, 9, et RUE SAINT-HONORÉ, 392 et 394. Revenu net : 60,253 fr. — Mise à prix : 880,000 fr. Moitié du prix pourra être conservé par l'acquéreur pour être payé au Crédit foncier, auquel il est dû. S'adresser : A M^e FOVARD, notaire, 94, boulevard Haussmann.

ADJUDICATION, sur une enchère, en la ch. des not. de Paris, le mardi 25 janvier 1876, à midi, DE DEUX MAISONS A PARIS 41 et 43, r. DES ARCHIVES, angle des rues de Bretagne et Portefoin. Revenu net : 48,780 fr. — Mise à prix : 160,000 fr. S'adr. à M^e DULGARD, not., r. de Luxembourg, 47.

MAISON A PARIS RUE SAINT-LAZARE 44. A VENDRE, même sur une enchère, en la ch. des notaires de Paris, le mardi 25 janvier 1876. Revenu : 8,560 fr. — Mise à prix : 85,000 fr. S'adr. à M^e MEIGNEN, not., r. St-Honoré, 370, et à M. Avezard, architecte, boulevard Voltaire, 103.

MAISON A PARIS RUE DE PENNIEVRE, n° 34 A VENDRE, même sur une enchère, en la chambre des notaires de Paris, le 25 janvier 1876. Superficie, 1,368 m. — Revenu, 53,940 fr. Mise à prix : 640,000 fr. Prêts du Crédit foncier, env. 241,000 fr. Capit. de 15,000 f. rente viag. 300 000 fr.

Capital non imméd. exigible 541,000 fr. S'adr. à M^e BERTRAND-MAILLEFER, not., 40, r. du Havre.

Le Directeur-gérant : PAUL DALLOZ.

Paris. — Imprimerie A. Bourdilliat, 13, quai Voltaire.



La nouvelle année à Phôpital maritime de Berck-sur-Mer. — Dessin de M. Valnay, d'après le croquis de M. V.-J. Vaillant.

ECHecs

Solution du problème n° 583.

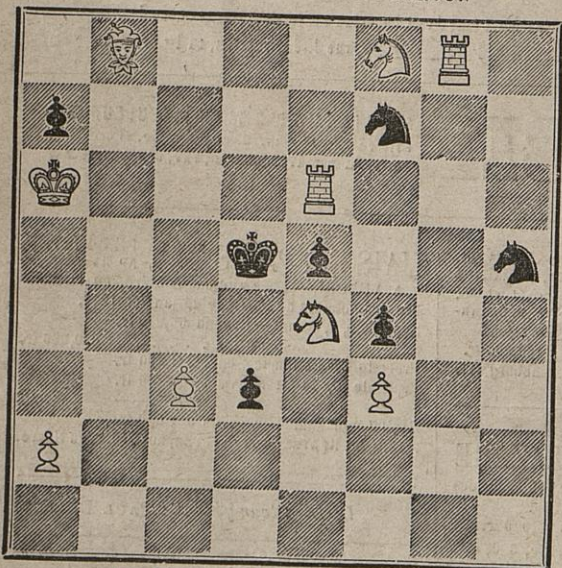
- | | |
|--------------------------|------------------|
| 1. C 2 CR, échec | 1. P pr. C |
| 2. C 4 FR | 2. P pr. C |
| 3. D 4 R, échec | 3. R ad libitum. |
| 4. D ou T, échec et mat. | |

Nous n'entrons pas dans le détail des variantes, ce problème ayant, comme nous l'avons annoncé dans le dernier numéro, une solution en trois coups, dont le premier est D 4 R échec, et le second C 5 D.

Solutions justes : MM. Quéval; L. de Croze; Ed. Le-ger; les amateurs du café de l'Odéon; le café Cauvet, à Cogolin; Ern. Morfaux; Misselieux; trois amateurs de Coguelot; J. L. G., à la Chanvinière; le cercle des Echecs de l'Isle-sur-le-Doubs; A. Z. V., à Rouen; A. de Minas; Em. Frau; la Société des Orphéonistes d'Arras; le café Guillaume Tell, au Havre; le grand café Serin, à Angers; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan; les amateurs du Liceo de Malaga; Kassiope.

PROBLÈME N° 586

COMPOSÉ PAR M. CYRIL PEARSON



Les Blancs font mat en trois coups.

Solution du problème n° 584.

- | | |
|--------------------------------|---------------------|
| 1. R 2 F | 1. P pr. P, échec |
| 2. R 1 D | 2. D 4 T, échec (1) |
| 3. S pr. D, échec déc. et mat. | |
- (1) 2. Autre coup.
3. T 4, 3 ou 1 R, suivant le coup joué par les Noirs, échec et mat.

Solutions justes : MM. Quéval; Kassiope; Em. Frau; la Société des Orphéonistes d'Arras; L. de Croze; F. Signoud; A. Z. V., à Rouen; le café Guillaume Tell, au Havre; Jolcelyn; les amateurs de la Société d'armes, à Saumur; le Caveau, café Barathieu, à Orange; le grand café Serin, à Angers; les amateurs de la Croix-Blanche, à Balan.

Autres solutions justes du problème n° 582 : MM. H. Le-maitre; Pradigout.

PAUL JOURNOUD.

« Je n'oublierai jamais que je dois la préservation de la vie d'un de mes enfants à la Revalescière Du Barry.

« L'enfant, à l'âge de quatre mois, souffrait, sans cause apparente, d'une atrophie complète, avec vomissements continuels, qui résistaient à la diète la plus soignée, à deux nourrices et à tous les traitements de l'art médical. La Revalescière a immédiatement arrêté les vomissements et complètement rétabli sa santé en six semaines de temps. Toutes mes expériences faites depuis avec la Revalescière ont eu le même succès. » Elle est quatre fois plus nutritive que la viande.

Quatre fois plus nourrissante que la viande, sans échauffer, elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25; 1/2 kil., 4 fr.; 1 kil., 7 fr.; 12 kil., 60 fr. — Envoi, contre bon de poste, les boîtes de 32 et 60 fr. franco. Dépôts partout chez les bons pharmaciens et épiciers. Du Barry et C^{ie}, 26, place Vendôme, Paris.

Eviter les dangers des contrefaçons, exiger le vrai nom Revalescière Du Barry et des boîtes en fer-blanc.

SAUVEZ LES ENFANTS

PAR LA REVALESCIÈRE DU BARRY DE LONDRES. — Partout on déplore que l'enfant, — la joie de la famille et l'espoir de la nation, — est fort maltraité. Par l'ignorance seule des mères ou des nourrices, il en meurt la première année 60,000 en France et 40,000 en Angleterre! Cette misère est due ou à un allaitement trop fréquent, ou bien à l'usage du lait de vache ou de chèvre, ou à la panade, — tous aliments inadmissibles, et qui, ordinairement, amènent une irritation de la muqueuse, les vomissements continuels, l'atrophie, les crampes, les spasmes et la mort. On a reconnu que la digestion d'un jeune enfant, une fois compromise, les drogues les mieux choisies sont impuissantes à réparer le mal! C'est un fléau pour la famille et pour le pays que cette destruction cruelle! Il y a pourtant un moyen simple et peu coûteux d'y parer, et qui a fait ses preuves depuis trente ans : c'est de nourrir le bébé et les enfants malades ou faibles de tout âge avec la Revalescière Du Barry, toutes les trois heures de la journée, simplement bouillie à l'eau et au sel.

C'est en somme la nourriture par excellence qui, seule, réussit à éviter tous les accidents de l'enfance.

Citons une des preuves abondantes de son influence, invariablement salutaire, même dans les cas les plus désespérés :

Cure N° 80,416.

M. le docteur F.-W. Beneke, professeur en médecine à l'Université de Marbourg, fait le rapport suivant à la clinique de Berlin, le 8 avril 1872 :

RÉBUS



ABRAHAM

Explication du dernier rébus : Similia similibus curatur (suivant l'homéopathie).

Ont trouvé le dernier rébus : MM. E. L., F. M., D. M., G. R. (Grand Café de Bordeaux, boulevard Bonne-Nouvelle); G. Du Bois, N. (Café Vauthier), à Brienne-Napoléon; le Cénacle de la petite salle du Café du Louvre, à Aix; les habitués du Café de Paris, à Vitry-le-François

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE

ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS
Un an, 24 fr.; — Six mois, 13 fr.; — Trois mois, 7 fr.; — Un numéro, 50 c.
Le volume semestriel, 12 fr., broché. — 17 fr., relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 17 ANNÉES FORME 37 VOLUMES.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

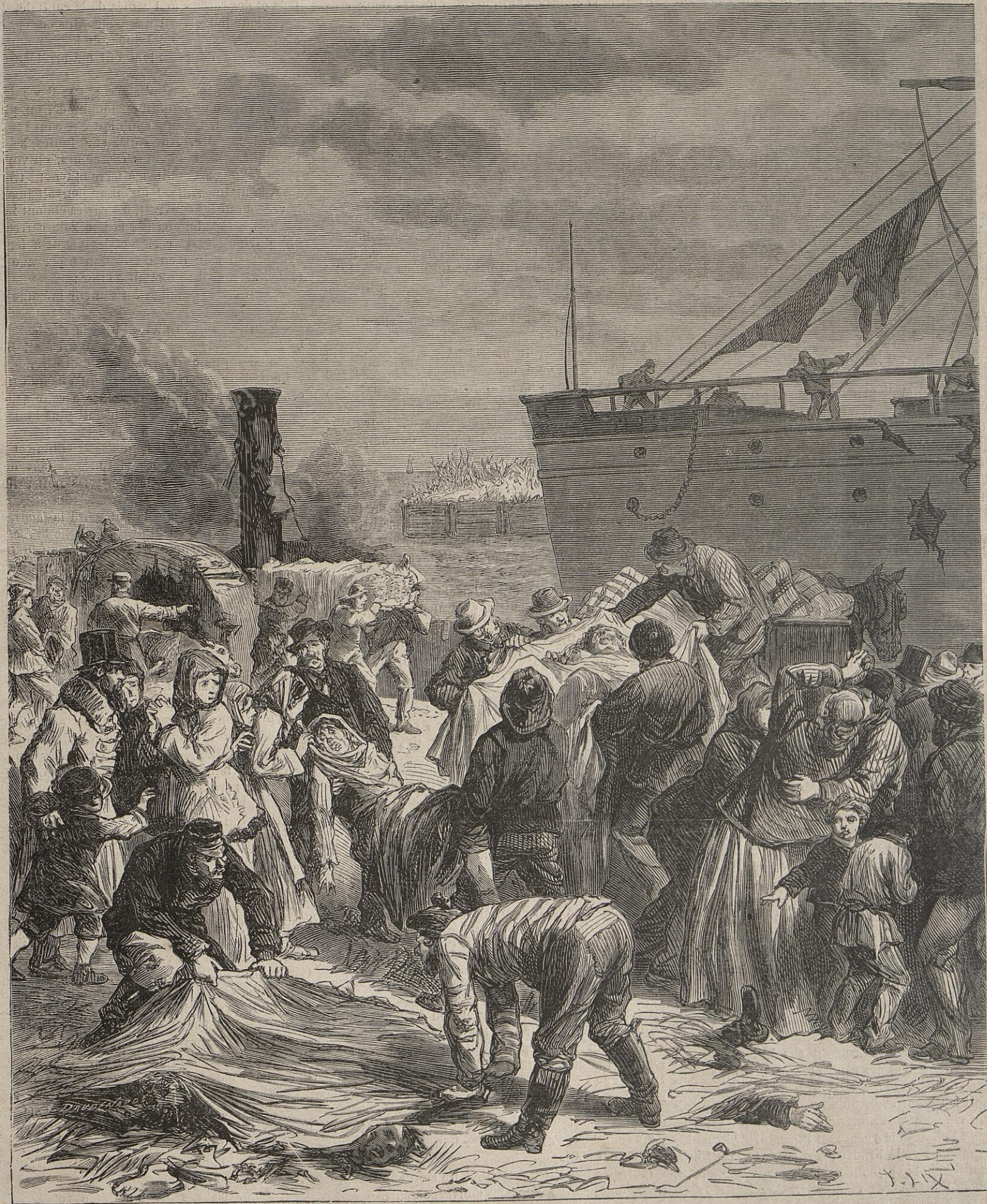
BUREAUX
13, QUAI VOLTAIRE

20^e Année. N^o 979 — 15 Janv. 1876

DIRECTION ET ADMINISTRATION, 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement non accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, seront considérées comme non avenues. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLIAT. — Secrétaire, M. É. HUBERT.



BRÈME. — Les suites de l'explosion de la machine infernale de William Thompson. — (Dessin de M. Lix.) (Voir le dessin de la machine p. 38).